

Calais, Calais



Amy Non

Traduit de l'allemand par Jonathan Planeix

Pour Buddy, merci

2015



Préface

Parfois on préfère de l'information: statistic, fait, image. Mais dans des moments de misère et de désolation, dans lesquelles on tente de construire de la solidarité et de garder l'espoir, le plus important qu'on puisse faire c'est de partager notre histoire. C'est une histoire qui parle de la solidarité en temps de misère, à quoi elle ressemble, et comment c'est de se mettre au milieu des choses. Ce n'est pas toujours joli, sympa ou facile a digérer, parfois on y trouve beaucoup de colère mais toujours de l'espoir au même temps. Une expérience vécue d'une lutte pour la dignité humaine avec des hauts et des bas - toujours sincère.

On veut remercier à tout*e*s qui ont contribué à la production de ce livre et qui ont pris le temps pour donner des retours, éditer, traduire, faire le graphisme et produire le livre. On voudrait spécialement remercier aux Fonds Européen pour la Jeunesse et à la StV Germanistik de Vienne pour leur aide financière.

EYFA - Novembre 2014

COUNCIL OF EUROPE



CONSEIL DE L'EUROPE



*Il est question de militantisme aux frontières.
D'un côté de l'expérience, d'images.
De l'autre de questionnement, de recherche.
De questions ouvertes.
Et de conséquences, encore et encore.
Et pour finir de résistance.*

Commencement

Choc de l'arrivée dans les rues de Berlin. Les stations de métro défilent, lumières aveuglantes, des rires maquillés aux couleurs fauves. La journée de travail est finie, les gens sortent, l'atmosphère est légère dans la capitale

Des images d'un autre genre défilent dans ma tête : la pluie, des tentes, la police, des caissières aux visages bouffis, des maisons vides, des réverbères dans une ville fantôme, ordures, garde à vue, des hommes trop jeunes exhibant des tatouages fascistes qui vocifèrent sans répit de l'autre côté d'une clôture, des hôpitaux, le brouhaha, le chaos.

La fatigue trop lourde accumulée ces derniers mois me monte à la tête et presse mes paupières. Mais mes yeux ne se rendent pas et scrutent obstinément le passé récent, me hurlent de rester éveillée et de ne pas laisser mes pensées s'endormir. Les pensées de leur côté, encore incapables d'articuler quoi que ce soit, sont réduites à des images d'une précision photographique. Je cherche en vain à saisir la réalité dans tout ça. En vain, mais deux choses sont bien réelles : la distance, qui sépare. Et les **frontières**.

Je tente de capturer et décrire ces images, d'assembler les fragments de cette chaîne d'événements qui verse dans mon esprit une réalité sociale radicalement différente.

Des éclats d'idées, de nouvelles images s'entrechoquent dans ma tête.

Je suis hantée par les souvenirs de situations si denses qu'elles semblent concentrer en elles tous les différents aspects d'une problématique qui ne me lâche plus.

Le film repasse. Des paroles apparemment sans lien. **Calais** produit des images, des situations, fait perdre la notion du temps ; difficile de remettre les éléments en ordre, une représentation précise semble toujours évoluer aux bords de la vision, et, pour peu que l'on commence à y voir un peu plus clair, les bords alors s'élargissent.

Mes réflexions sont stériles, la fatigue a fait le vide, station après station s'approche la fin de mon voyage, je descends, arrive chez des ami-e-s, monte en me traînant avec le reste de mes affaires, me douche pendant deux heures, dors trois jours.

Je m'observe sans arrêt en train de penser. Ma tête menace d'exploser. Le monde normalement familier me fait l'effet d'une jungle. Je reste plantée devant les cafés et les bars sans pouvoir y entrer, essaie de me concentrer sur des conversations qui me font l'effet de bulles de savon, entre lesquelles glissent les images.

Des histoires, des idées, des êtres se font une place dans mon quotidien en reconstruction et m'occupent, versent une lumière différente sur les choses ou parfois les font simplement s'évanouir. Là où je pouvais discerner du sens, il n'y a souvent plus que du vide. Il ne reste rien de ce qui était important.

Je dois noter, noter tout, je sens qu'il me faut retenir un peu plus les images afin qu'elles ne s'estompent pas, repoussées à la périphérie. Afin de ne pas éluder le sujet, afin que quelqu'un-e entende.

Je ne veux rien mettre au rancart au rayon des expériences vécues ou bien encore me satisfaire du sentiment d'avoir fait quelque chose de bien, quelque chose d'intéressant qui a élargi mon horizon, et puis finir par hausser les épaules. Je suis partie et maintenant je suis perdue. C'est aussi simple que ça. Je ne peux pas l'accepter.

Je vais raconter ce que les images me disent, je ne saurais être exhaustive ni m'en tenir à un seul point de vue ; il se peut bien que j'aie fait mauvaise route à l'un des nombreux embranchements qui se présentent dans mon esprit.

Je ne veux pas, cherchant un début de réponse, juger de ce qui est vrai ou faux. J'ai peu de certitudes, à l'exception de ma position à l'égard du gouvernement français et de sa représentation à Calais, de l'appareil répressif français, des fascistes, de l'idée de frontière et de tous ceux et celles qui la réalisent et la supportent.

Images à la recherche de questions, à nouveau

Images

Arrivée

Rester

Garde à vue

La ville

Manana

Ressentir

Calais, Calais

Espoir

I try England

Des mots étranges

Extrême droite

Pierres

Revanche

Chocolat

Stratégies

My heroes are my friends

Identité

Enceinte

Grand-mère et grand-père

Senaye*

Départ

Pour le moment des images

Arrivée

Réveillon. Nous décidons de partir pour **Calais**, lassé-e-s d'une société qui somnole sur le matelas de crème ornant la bûche de Noël.

Un ami m'écrit : «Je te souhaite beaucoup de forces pour le pire endroit au monde» Je trouve la formule pathétique. Il a raison. 26 heures de voiture plus tard, nous y sommes. Il pleut, comme la plupart du temps. Abandon. L'atmosphère est désagréable, le vent souffle. Trop de lumières pour si peu de vie. Comme une fête à laquelle personne ne viendrait. Et puis ces absurdes personnages de contes qui clignotent, statues héritées du Noël qui vient de s'écouler.

Devant la mairie trône une grenouille de taille conséquente.

Près du port d'où les ferries partent pour la Grand-Bretagne vivent des indésirables. Ielles ne sont pas venu-e-s pour rester et vivent dans des camps de tentes et d'abris faits de bâches et de palettes, dans les dénommées jungles.

Calais est un **lieu de transit**. Les gens veulent passer en Angleterre, viennent d'Érythrée, d'Éthiopie, du Soudan, mais aussi d'Afghanistan, du Pakistan, de Syrie ou d'Égypte, d'Iran et se sont tou-te-s retrouvé-e-s coincé-e-s à l'endroit le plus triste du monde.

Directement en face de la jungle officie une organisation qui se définit elle-même comme caritative. On s'amasse dans un espace clos par une barrière qui me déconcerte. Y est servie, deux fois par jour, une nourriture fade et sans vitamines.

Nous fêtons la nouvelle année devant le centre de rétention de la ville, sous la pluie, par solidarité et pour souhaiter aux gens une bonne année.

Puis nous passons au camp qui est derrière la distribution de nourriture (cynisme ?, l'association porte le nom de Salam – paix en arabe) et rassemble une centaine de tentes, peut-être trois fois plus de personnes.

La plupart d'entre elles sont du Pakistan et d'Afghanistan. Mais il existe d'autres jungles. À la périphérie de la ville par exemple vivent des personnes du Soudan.

Derrière la mairie on vient d'Érythrée et d'Éthiopie.

Nous sommes assemblé-e-s dehors autour d'un fût dans lequel se consume un feu ; on boit, on danse, on rit. Je me sens dépassée, fatiguée, amère.

Le jour suivant nous rendons visite à la maison des femmes. Elle se trouve sur le Boulevard Victor Hugo et porte le même nom. Victor Hugo est pleine à craquer, chaotique, désorganisée.

C'est le seul endroit dans cette ville où les femmes et les enfants peuvent trouver un toit. C'est une des maisons squattée par des militant-e-s. On m'explique que les squats sont normalement évacués immédiatement par les CRS, au mépris du droit.

Mais mettre des femmes et des enfants à la rue quand la ville est à moitié vide, même ici, c'est une publicité dont on préfère se passer. Avec les hommes c'est

autre chose.

À l'intérieur, on se sert autour d'un fourneau à quatre flammes, la plupart sont d'Érythrée ou d'Éthiopie, les autres communautés voyagent normalement sans les femmes, avec l'espoir de les faire venir par la suite.

Plus tard Afourk* nous raconte qu'il a mis sept ans pour arriver à Calais. Il a 23 ans et peut exceptionnellement rester à Victor Hugo car il est blessé, tout comme Michael*. Ils se sont retrouvés de nuit sur le mauvais parking et on leur a tiré dessus. La mafia. Apparemment la police se trouvait aussi sur les lieux mais n'est pas intervenue.

À la mairie siège Natacha Bouchart.

Elle est Maire de Calais et veut que les «illégaux» disparaissent. Elle est elle-même d'origine arménienne et a fait changer son nom. L'avenir est aussi sombre dans cette ville que la météo.

Et il continue à pleuvoir. Mes ami-e-s font les 26 heures de retour, je leur rendrai visite, quand et dans quel contexte, ça je l'ignore.

Rester

J'emménage à Victor Hugo. Pour garantir un espace sûr pour les femmes et les enfants on a mis en place des tours de garde à la porte. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jour sur sept.

Les hommes ne rentrent pas.

Dehors ils tuent donc le temps, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'arrive l'heure de tenter à nouveau leur chance pour l'Angleterre ; ils dorment dans les jungles et manquent de tout, la plupart d'entre eux viennent recharger leur portable ou boire quelque chose, on n'arrête pas de frapper à la porte, il n'y pas de différence entre la nuit et le jour, les heures sont englouties par le va-et-vient permanent.

On boit beaucoup. C'est la mafia qui s'occupe de l'approvisionnement en bière bon marché. Les disputent sont habituelles, le désespoir est palpable, l'humeur est parfois agressive. Quelquefois, il y a une fête. Pour les voisin-e-s qui ne veulent rien entendre ni voir ça fait bien sûr trop de bruit. Certain-e-s n'attendent qu'un prétexte pour se plaindre. Les buveurs n'agissent pas à leur avantage. Je ne peux pas le leur reprocher. J'ai déjà eu des raisons moins valables que les leurs pour me saouler.

À l'intérieur les femmes cuisines pour elles-mêmes et pour les hommes qui quittent le soir la maison avec l'espoir de ne plus jamais revenir.

J'ai envie d'aider, mais comment ? Il suffit de penser à ce qui manque : avant tout la nourriture que nous récupérons ici et là. Nous ramassons des palettes, faisons des tours de garde à Victor Hugo, rechargeons des téléphones, apportons des sacs de couchage dans les jungles et accompagnons des malades à l'hôpital ; avons des réunions, achetons du sucre, soignons des blessures, prenons des notes sur les actions de la police, écrivons des témoignages, réparons des vélos, écoutons des histoires, jouons au foot, bref

nous démenons dans tous les sens.

Je dors tout d'abord dans la cave. Le 6 janvier, des jeunes femmes éthiopiennes organisent pour le Noël orthodoxe une petite cérémonie autour d'un café, il y a tant de beauté dans la sobriété de ce moment. Ça tournera pourtant au drame car les femmes non plus ne sont pas habituées à l'alcool. Elles se précipitent à l'extérieur, désespérées. Tant de tristesse dans cette journée.

Le manque qui gonflait sous les événements de la journée crève, une parle de sa grand-mère, une autre raconte dans un vertige l'histoire de ses enfants qu'elle a dû laisser en Libye.

Parfois des conflits éclatent dans la maison. Des altercations violentes entre les femmes. On brandit des couteaux de cuisine et tout ustensile peut devenir un projectile. Avec les enfants au milieu. Impossible de comprendre un mot, difficile alors d'essayer de détendre la situation. Il y a tant de raisons de se disputer.

Les femmes se partagent les chambres en haut. Je ne parle ni amharique ni arabe. On s'entretient dans un anglais laborieux. Parfois il n'y a rien à faire. Regards, mimiques, mains, il faut s'en contenter. Et des sourires, de nombreux sourires d'incompréhension.

Je commence par mettre de l'ordre dans la maison, nous procure de la peinture pour embellir ce chaos. Les femmes me demandent parfois si je veux manger avec elles. Nous devenons petit à petit amies. J'emménage au premier étage. Avec quatre autres jeunes femmes d'Éthiopie nous nous partageons tout au plus 7 mètres carrés.

Garde à vue

La ville est à moitié vide. Beaucoup de maisons abandonnées. Je rends visite à un ami dans un squat. Ici le temps ne compte pas, pour surmonter le chaos on noue des amitiés avec ceux et celles qui sont là. À circonstances particulières relations particulières.

On boit du café à la fenêtre. Sept ou huit cars de CRS arrivent en remontant la rue. Mon sourire se fige sur mon visage. Montre-leur que tu connais tes droits, que tu es immunisée contre la répression, que l'on ne peut pas te briser.

La situation devient rapidement tendue. Ielles fracassent la porte à l'aide d'un gros bélier noir. Il s'agit surtout d'hommes dans des tenues de combat bleues, ils paraissent super-entraînés et sont effrayants, un des hommes de la maison tombe et saigne de la tête, nous sommes traîné-e-s dans une pièce, le blessé est assis sur le sol.

Ielles nous collent au mur, fouillent les poches, nous regardent fixement. Échangent de regards haineux entre les habitant-e-s. Il est clair que la haine des CRS dépasse ce qu'exige leur fonction. Nous ne sommes pas non plus en reste. Je continue de grimacer mon sourire pétrifié.

Après une procédure interminable nous sommes emmené-e-s, les menottes me

scient les poignets. Je tente de garder mon sourire pendant que la colère montant en moi fendille ma mine habituellement détachée. Continuer à sourire. Rester hors d'atteinte.

On me traite comme une moins que rien. Sur le trajet du commissariat nous devons supporter les commentaires des hommes en tenues de combat. Ils pensent ne pas être compris. Je suis à plusieurs reprises traitée de sale connasse. Apparemment cela les amuse.

Je suis emmenée dans une pièce où une femme me fait la leçon sur un ton moralisateur, du genre « alors ma petite, tu vas avoir des ennuis maintenant ». Ben voyons. Elle joue la gentille flic. Je remarque qu'il n'y a pas de caméra dans la pièce, c'est d'ailleurs plus une cellule qu'autre chose. Ici encore règne la triste absence de toute esthétique. Un autre joue le mauvais flic, fait des aller-retours en m'incendiant. Écœurant. Je continue à sourire et essaie de penser à n'importe quoi. Mais j'ai juste envie de foutre le camp.

Une fois terminé le procès-verbal d'une conversation qui n'a pas eu lieu, on me conduit dans une nouvelle pièce où je dois me déshabiller, donner mon soutien-gorge et mes lacets. Des hommes sont présents, je proteste, aucune réaction, seulement quelques blagues salaces. Je commence à comprendre d'où vient la haine que j'avais pu apercevoir dans les yeux de mes ami-e-s. Ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent. C'est angoissant.

La cellule est jaune et le reste quand on ferme les paupières ; je me sens sale et perdue. Par deux fois elles viennent me chercher, une fois pour prendre mes empreintes digitales. Je proteste et tente de résister. En vain. Difficile de tenir le coup face à ces regards haineux en tenue de combat. La seconde fois c'est pour me rendre mes affaires. Je range mon soutien-gorge dans mon sac sous les quolibets sexistes de agents. On me met dehors. Le sourire disparaît de mon visage.

Pas le temps de souffler. La répression policière n'est qu'un des problèmes. Un autre, ce sont les fascistes. **Sauvons calais** a appelé à une manifestation pour le lendemain, nous sommes trop peu pour les contrer. Nous nous préparons à de possibles attaques racistes. Tout restera pourtant calme ce jour-là.

La ville

On est aussi témoin de la vie quotidienne locale. Dans les bars le matin ce n'est pas le café que l'on consomme le plus. Des solitaires tuent le temps en picolant, car la ville est triste. Les rues exhalent une humeur morose.

À une époque Calais était prospère. C'était avant la seconde guerre mondiale. Après, c'est la fin de ses mannes industrielles, le charbon, le métal, le textile sont en crise. En témoignent aujourd'hui les façades muettes des usines.

Calais s'enfonce. Les statistiques révèlent un taux de chômage au dessus de la moyenne nationale. Particulièrement chez les jeunes. Les bâtiments vides sont légion. Et le nombre de voix pour Marine le Pen et le Front National suit. Ce qui, par contre, est « en dessous de la moyenne », c'est le nombre de réfugié-e-s. C'est ce que dit le UNHCR. Pour intervenir dans des camps de 20

000 personnes, cela « vaut la peine » de se déranger. Mais à Calais, pour seulement quelques centaines... c'est trop peu. Calais ne vaut pas la peine.

On tente de remonter la pente en jouant sur les services et le tourisme. Devant la gare un hôtel abandonné. Les rues commerçantes aux bars et restaurants sans vie font grise mine. En été c'est un peu mieux, au moins il ne pleut pas tout le temps et les touristes anglais viennent se saouler pour pas cher devant les cités de la plage.

Mais la plupart ne restent pas, elles prennent le tunnel, fuient l'atmosphère insupportable de la ville, ne se sentent pas les bienvenus. C'est dans l'air. Personne ne vient ici pour rester.

Manana

Je peux dire que je m'habitue peu à peu à Calais, même si l'expression semble peu adaptée à mon état sans cesse bousculé par les aléas de l'urgence. Je me demande souvent pourquoi je fais tout cela, je dors mal, mange ce qui se présente, quand je n'oublie pas purement et simplement de manger, parce qu'il y a plus urgent ; fume sans arrêt, tente de mettre un peu d'ordre dans la situation, de m'organiser, même si je sais qu'à un moment ou un autre quelque chose viendra changer la donne.

Et voilà déjà des semaines que je suis ici, prisonnière de cette ville fantôme surpeuplée. Je me demande quelle sera la prochaine étape.

Un soir, curieusement, tout est calme, s'en est presque suspect. Je décide de rendre visite à un ami dans la jungle, pour la première fois je pénètre dans une de ses tentes. J'y apprends mon premier mot de pachoune : manana.

En Afghanistan, vivre sous la tente est une tradition. Les gens bricolent une atmosphère confortable à partir de rien. Ce qui paraît délabré de l'extérieur peut dissimuler un véritable trésor.

Trouver une place confortable est difficile, nous sommes sept ou huit. Une bougie brûle au centre. Une fois assis-e-s, l'espace réapparaît entre nous. Nous fumons sans pouvoir nous comprendre en partageant le peu que nous avons.

Je me sens pourtant en sûreté. Je me laisse porter par les voix du dehors, quelqu'un-e chante, même la pluie, dont j'entends les gouttes sur le toit de la tente, est harmonieuse. Je leur suis redevable de l'hospitalité qui me dispense un sentiment de sécurité dominant un moment le chaos habituel. Je peux me détendre un peu.

Sur le chemin du retour, je ressens pour la première fois quelque chose semblable à de la joie et je ris intérieurement.

Manana, ça signifie Merci.

Ressentir

Mes sens sont comme émoussés mais je veux tenir le coup et m'applique à retenir les images, je prends des notes en étouffant la vérité et le sens de ce que je vois, car je ne veux pas succomber aux maux habituels qui chassent certain-e-s militant-e-s de la ville et les empêche d'y revenir, à savoir le surmenage et l'impuissance, la tristesse et la violence, la perplexité et la colère. C'est en tous cas ce que j'éprouve dès que je me laisse aller à y regarder de plus près.

Je me retrouve alors devant un abîme.

J'ai le tournis, les destins dramatiques et toute cette situation me pèsent un peu plus avec chaque jour passé dans cette ville. Je me sens parfois incroyablement seule.

Je veux mettre de côté les difficultés, afin d'aller de l'avant et peut-être finalement arriver à saisir quelque chose ou quelqu'un-e. Quelque chose en moi veut prendre des responsabilités. Être dans cette situation, où je peux décider librement de ce que je veux faire, est après tout un privilège.

Je ne crois pas au caractère héréditaire de la culpabilité, mais je vois un lien direct entre mes privilèges et les non-privilèges de mes ami-e-s ; les uns dépendent des autres. Culpabilité et responsabilité sont cependant deux choses différentes. Pour assumer une responsabilité, il faut préalablement s'être confronté aux faits. Pas besoin d'être coupable pour assumer une responsabilité, mais simplement responsable.

Peut-être est-ce égoïste aussi ? Je ne veux plus que des êtres mènent une telle vie justement à cause de conditions qui à moi me permettent de faire partie de la classe des sur-privilégié-e-s. Je ne veux pas faire partie du « premier monde », et pour cela il est nécessaire que cette idée absurde d'un « troisième monde » disparaisse. Je ne veux pas de l'aide reçue au départ par le simple fait d'être née au bon endroit, alors que d'autres, qui ont eu moins de chances, sont dans l'illégalité. Je refuse de soutenir un état dans lequel aider des personnes illégales est un délit. Je ne veux plus sentir cette merde me coller à la peau. Regarder rend complice et agir responsable.

L'admiration que je porte à mes ami-e-s qui se sont enfui-e-s vers l'Europe à un âge où je n'avais rien de mieux à faire que de fumer des joints sur l'herbe, m'offre une perspective singulière sur ma propre vie, met à jour le privilège fondamental qui précède et détermine mon identité politique.

Je fais partie de ceux et celles qui ont tant reçu qu'ielles en sont désormais dégoûté-e-s, de ceux et celles qui ont le droit de constater ce qui se passe dans le monde. Je ne veux pas être une parmi quelques-un-e-s mais une parmi une multitude ; mes ami-e-s n'ont pas le choix, ielles ne peuvent pas être rassasié-e-s du capitalisme, on est uniquement rassasié-e de quelque chose dont on a trop mangé. Ielles veulent une chance, n'importe quel boulot est mieux qu'aucun, veulent une maison, de l'argent, un futur. Ielles veulent réussir.

Moi, je ne veux plus payer de loyer, fournir un quelconque travail salarié et participer au maintien de l'état. Je suis volontairement pauvre. Mes seuls biens consistent en mon propre capital humain. Mais je suis bien consciente que

cette éthique est un des visages de la « nouvelle élite ». C'est arrogant. Je peux me pencher loin hors de la fenêtre parce que je vis au rez-de-chaussée. Je peux renoncer à beaucoup car je peux tout avoir. Je pars car je ne suis retenue par rien.

Je dois reconnaître que j'ai pris une décision car j'en avais la possibilité. Parfois l'envie me prend de m'enfuir d'ici, loin. Mais j'ai le sentiment sourd que j'emporterais alors Calais avec moi. Je renonce à presque tous mes privilèges. Je ne dépense pas d'argent, mange n'importe quoi et dors n'importe où. Je me douche de temps en temps. Un ami me dit que nous devrions peut-être arrêter de nous auto-exploiter, ce qu'on veut c'est que les privilèges soient partagés entre tou-te-s, et que nous ne devrions pas abandonner les nôtres pour un semblant d'égalité qui n'a aucune réalité.

On peut exprimer notre solidarité, d'accord, c'est possible. Pour montrer que l'on refuse le silence, de laisser des gens seul-e-s, qu'on est capable de faire front contre la police ou les fascistes, de monter des coups, squatter, faire bouger la presse, d'organiser des soirées de soutien.

Mais pas de comprendre les choses, pas dans leur ensemble, on peut s'en faire une idée partielle peut-être, on en revient toujours à ses préoccupations personnelles.

Le désir de changement pousse à l'action.

Nous avons seulement des réponses insuffisantes à des questions mal formulées.

Nous sommes à table, certain-e-s ont de la chance et nouent des amitiés avec des personnes qui vivent à Calais et ne traitent pas les migrant-e-s comme des boucs émissaires.

Achmed parle de la Syrie, il est d'Alep. Son frère et sa mère sont morts.

Il voudrait avoir le droit de rester ici. Il est bien conscient que son statut de victime à quelque chose de politique. Il refuse de demander l'asile, dans ses yeux on peut lire l'incompréhension mais aussi la colère. Il organisera bientôt des manifestations. C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Parfois je me dis que oui, qu'on commence à voir la lumière au bout du tunnel, qu'il faut mettre à bas cette idée néfaste de charité, que la dépendance prenne fin. Qu'il ne soit plus question d'offrir ou d'attendre un quelconque merci, que le partage devienne un droit et un devoir.

Que l'on combatte ensemble pour ce droit. Qu'on oublie un peu sa propre gloire. Qu'on arrête de confondre action politique et recherche de distinctions ouvrant la route de la sainteté. Que les ami-e-s ne soient pas confiné-e-s à ce rôle de personnes dans le besoin, rôle qui leur impose la passivité. Que nous surmontions tout cela collectivement.

Calais, Calais

Les conditions rendent toute tentative d'organisation très difficile, voir impossible, il n'y a pas d'espace pour un processus suivi, l'infrastructure est désastreuse ou tout simplement inexistante. Les militant-e-s vont et viennent, pour des périodes différentes et avec des conceptions différentes quant aux méthodes et solutions. Nous travaillons parfois les un-e-s contre les autres, sans nous comprendre. Nous n'avons pas la même expérience. Je n'ai pas la même expérience que ceux et celles qui sont acti-f-ve-s depuis bien plus longtemps que moi ; de même ceux et celles qui sont là pour quelques jours ne partagent pas la mienne. Hiérarchie, pensai-je dans un premier temps, les ancien-e-s s'accaparent des avantages. Il ne s'agit en fait que d'expérience.

Nulle part je n'ai eu ce sentiment qu'un lieu pouvait recevoir des interprétations si différentes, que les solutions proposées pouvaient être si éloignées les unes des autres. Qu'il y avait tant de niveaux différents. Que chaque solution apportait dix nouveaux problèmes et chaque réponse cent nouvelles questions.

Ce sentiment, certain-e-s le nomme **Calais, Calais**. C'est presque devenu une blague. Blaguer est le dernier refuge avant la capitulation.

Espoir

Un enfant de la rue Victor Hugo à un jeune homme :

„you go england?“

„yes“

„good luck“

„thank you“

„see you tomorrow“

L'espoir naît et meurt chaque jour, ça use. Chaque soir je dis adieu à mes ami-e-s, chaque matin j'ouvre la porte et ielles sont là, gelé-e-s, émâcié-e-s, de retour à la case départ. On ne prend finalement même plus la peine de se dire au revoir.

Fatima est là depuis une semaine, c'est sa première tentative. Une lueur dans ses yeux, encore. Elle a réussi à arriver si loin. Elle prend congé de nous comme si elle partait pour de bon pour l'Angleterre. Mon sourire ne peut cacher ma tristesse.

I try England

Je rends parfois visite à la jungle soudanaise. Elle est très éloignée du centre, sur un terrain en friche. Par beau temps, rarement donc, on peut voir la Grande-Bretagne d'une colline avoisinante. 32 km. Un obstacle qui paraît infranchissable.

La Grande-Bretagne n'est pas pleinement signataire des accords de Schengen, les contrôles à la frontière ont été renforcés du fait de l'afflux d'immigré-e-s indésirables. Renforcés signifie utilisation de capteurs de fréquence cardiaque et d'instruments de mesure d'oxygène. Cela signifie aussi se passer un sac plastique sur la tête et retenir sa respiration aussi longtemps que possible. Cela signifie les limites du possible. Et souvent de l'impossible.

On essaie de se glisser incognito à l'arrière des poids-lourds, parfois dessous. Et de passer ainsi la frontière. De monter sur les ferries, ou dans le train. La plupart se font prendre. Par les chauffeurs de poids-lourds ou par la police. Mais cette dernière n'a ni la capacité ni la volonté de tou-te-s les prendre pour les identifier. Des policiers de mauvaise humeur emmènent ceux et celles qu'ils ont pris-e-s à des kilomètres de la ville, et les laissent là, comme si ça allait régler le problème.

Parfois on se trompe de camions. On se retrouve à Paris. Ou en Hollande. Parfois on fait une chute. Et on se retrouve à l'hôpital. Ou pas.

Mots étranges

Les jours passent à toute vitesse. Je vois Achmed*, nous discutons delangues.

Après cette discussion je décide de déclarer la guerre au mot asile et aux verbes qui s'y rapportent.

Dans notre langue, on demande l'asile. On peut aussi le chercher. Ou bien encore le solliciter. Quand j'y réfléchis de plus près il me paraît clair que l'institution crée à la fois le sens du mot et le système fou dans lequel il se réalise.

On peut aussi l'accepter ou le refuser, l'accorder ou le rejeter. À l'origine donc, le pouvoir de décision. Reproduit par les constructions langagières.

Le dictionnaire donne quelques synonymes du mot : abri, refuge, retraite, maison, secours, protection.

Ah ah...

Si je demande quelque chose, il est possible que quelqu'un-e me le refuse. On oublie vite qu'il existe des droits qui vont de soi, que l'on ne doit pas demander.

Comme par exemple l'article 4 de la Charte des Droits fondamentaux de l'UE : «Nul ne peut être soumis à la torture, ni à des peines ou traitements inhumains ou dégradants.»

Ou bien encore celui-ci, amusant aussi : Article 13.2 de la Déclaration

universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948 : « Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays. ». Ou encore l'article 12.2 du Pacte international relatif aux droits civils et politiques : « Toute personne est libre de quitter n'importe quel pays, y compris le sien. » Pour finir l'article 19.2 de la Charte des droits fondamentaux de l'UE : « Nul ne peut être éloigné, expulsé ou extradé vers un état où il existe un risque sérieux qu'il soit soumis à la peine de mort, à la torture ou à d'autres peines ou traitements inhumains ou dégradants. »

Un droit donc, c'est bien quelque chose d'autre qu'une demande. On fait valoir un droit, on ne demande pas un droit. On ne peut pas non plus refuser un droit. Mais le redéfinir. Je veux dire, *on* ne peut pas. Ou seulement un peu.

Ce n'est pas qu'une zone d'ombre. C'est un trou noir.

Un autre mot, plutôt une expression, **de rien**. Littéralement, ce pour quoi tu me remercies n'a aucune valeur, tu ne devrais même pas me remercier. Mais on dit aussi **avec plaisir**.

L'Europe dit **avec plaisir**, quand elle remplit ses quotas.

Quelle condescendance.

Complaisance.

C'est à gerber.

C'est **de rien** qu'elle devrait dire.

La **honte du prochain** est aussi une bonne expression.

Extrême droite

Le Pas-de-Calais est un des bastions de Marine le Pen et du Front National. Je lis leurs revendications, essaie de comprendre le pourquoi du sentiment anti-immigrés des habitant-e-s de la ville, cherche quelques certitudes.

Leur cheval de bataille est l'immigration. Il faut expulser les personnes sans document en règle, limiter les arrivées. C'est ça la « **préférence nationale** ».

Pas de doute que les problèmes sociaux attisent le racisme.

Et que les médias sont partiaux et font les opinions.

Pas besoin de beaucoup de courage pour tracer une croix sous le nom d'un parti.

Aux Européennes de 2014 le Front National récolte 26 pour cent des voix.

Marine le Pen et ses acolytes se considèrent comme des traditionalistes. Et créent aussi les conditions du développement des Identitaires.

Les Identitaires se répandent sur l'Europe depuis la France. Elles disent n'être ni de droite ni de gauche, en appellent à la tradition et à l'origine. Elles se voient comme des « révolutionnaires d'une culture de la jeunesse nationale » et justifient l'établissement d'un réseau transnational par la nécessité du soutien entre les peuples dans leur lutte contre le métissage ethnique et l'islamisation. Et contre l'immigration.

Leurs débuts en France remonte à 2012 ; en occupant le toits d'une mosquée en construction à Poitiers elles réussissent à capter l'attention des médias.

C'est justement à Poitiers que l'expansion arabe a été stoppée en 732.

Et d'où vient cette mouvance ? De France. Pas étonnant.

Calais en compte pour le moins un. Il a dix-neuf ans et s'appelle Kevin Reche. Il a fondé un compte Facebook : Sauvons Calais. Identitaire, de droite. J'ai tout d'abord pensé que c'était une mauvaise blague.

Sauvons Calais veut nettoyer la ville des migrant-e-s et des militant-e-s. C'est la conséquence absurde des problèmes sociaux, du Front National et du manque d'espoir. Mais aussi de la propagande de campagne raciste de Natacha Bouchart, bien relayée par les médias locaux. Une génération privée de perspective cherche un défouloir. J'avais mon piercing, Kevin Reche lui se tatoue une croix gammée sur la poitrine.

Pierres

Coulogne borde Calais. En suivant le canal on finit par atteindre cette excroissance de la ville. En février une ferme, vide depuis des années, y est squattée. Kevin Reche lève ses troupes.

Le journal régional *Nord Littoral* mentionne l'existence du squat, on cause dans le quartier. Un couple européen se serait installé dans la vieille demeure. Il semble que la population de Coulogne n'apprécie pas, ce qui ne me surprend pas vraiment. Le journal publie un article pratiquement tous les jours, rejoint par le deuxième quotidien local, *La Voix du Nord*. Et Sauvons Calais appelle à un rassemblement devant la maison qui soit-disant abriterait des migrant-e-s.

Et mobilise avec succès. Les gens viennent. Des supporters et supportrices de Sauvons Calais côte à côte avec des voisin-e-s en colère. Au début une poignée. Leur nombre augmente rapidement. Elles commencent à bombarder le toit de la ferme avec des pierres. Les journaux rapportent des menaces de mort. La maison est caillassée pendant plusieurs jours.

Un samedi, plus de cent fascistes sont devant la porte. Kevin Reche et ses ami-e-s pubertaires ont été rejoint-e-s par leurs aîné-e-s.

Des militant-e-s viennent apporter leur soutien. Ce jour-là nous allons ensemble à Coulogne. Pour montrer notre solidarité. En débouchant dans la rue Émile Dumont où se trouve la ferme, un spectacle absurde s'offre à moi.

Une foule écumante, un cordon de police, nous, moi.

La police nous repousse immédiatement, pas de doute sur son parti pris. Selon elle les nazi-e-s devant la grille participent à une manifestation légale. Elle nous accuse de jouer avec le feu. Un pétard nous passe au dessus de la tête. Les policiers ne bougent pas.

Des groupes de nazi-e-s prêt-e-s à en découdre nous prennent à revers. La police s'interpose. Lentement. Elle veut que nous rentrions sur Calais. Pas question de rendre visite à nos ami-e-s à la ferme. Discussions et va et vient interminables. Finalement elle nous escorte sur le chemin du retour le long du canal. Les fascistes nous suivent de près en voiture. Cherchent à nous

intimider. Ielles se sentent forts.

Kevin Reche fait peu après la une de *Nord Littoral*. Il s'affiche avec un ami, torse nu, une croix gammée tatouée sur la poitrine. « **La Génération identitaire** » titre le journal.

Deux jours plus tard l'étable à l'arrière de la ferme prend feu. Les cocktails Molotov se frayent un chemin dans les trous laissés sur le toit par les pierres. Les habitant-e-s décident de quitter la maison. Un appel à manifester est lancé. Il y a du monde. L'horreur recule peu à peu.

Revanche

C'est le premier jour de mars. À la une de *Nord Littoral* : QUATRE SQUATS AU MÊME MOMENT POUR DÉNONCER LES LOGEMENTS VIDES À CALAIS

De nombreuses maisons et bâtiments ont été squattés simultanément. Les médias présentent le fait comme la revanche de Coulogne. Revanche. Ils informent aussi cette fois sur la procédure légale en cas de squat. Printemps, sortie des brumes. Il s'agit de rassurer les habitant-e-s. Beaucoup ont peur de trouver leur maison squattée en rentrant de vacances.

Une des quatre maisons est immédiatement expulsée, elle appartient à l'état.

Les élections municipales sont proches.

Natacha Bouchart ne va pas supporter l'affront. Elle fait murer la maison. Une des réponses habituelles aux actions d'occupation. Trouver des solutions n'est pas son fort.

Je craignais que les agressions fascistes ne se multiplient, la situation reste cependant relativement calme. Apparemment les parents retiennent leurs fachos d'enfants à la maison. Interdiction de sortie. Quelques graffitis et des petits groupes arpentent les rues aux alentours des maisons, pas plus. Supportable comparé à Coulogne.

Les maisons sont ouvertes aux gens qui n'ont pas de logement. Une action en justice est initiée. Aucune chance de gagner, bien sûr.

Chocolat

Pas toujours facile d'acheter du chocolat dans cette ville.

Dans un moment de pause, entre ferme et fascistes, nous faisons un tour en groupe dans la ville. Je vais au supermarché pour acheter du chocolat. Un bon anxiolytique.

Je regretterai plus tard cette idée stupide. Mais bien sûr, Calais, Calais.

Au supermarché, une dispute est en cours. Un jeune qui ne semble pas d'ici fait front au type de la sécurité, un colosse deux fois grand comme lui au visage d'alcoolique typique ; on peut apercevoir un SS tatoué à la base de son cou. Le jeune homme brandit un paquet de viande qu'il vient d'acquérir et le ticket de

caisse correspondant.

Il veut échanger la viande, c'est du porc. En guise de réponse, le vigile le saisit à la gorge et tente de le mettre dehors.

On s'emmêle, je vais chercher le jeune et le raccompagne à l'intérieur. C'est le chaos mais au moins le jeune peut compter sur la présence décisive d'ami-e-s. C'est rarement le cas. Je préfère ne pas savoir combien d'autres personnes ont été maltraitées dans ce supermarché.

Finalement la tension redescend. Nous partons. Sans chocolat.

Stratégies

Mon instinct de survie m'envoie des signaux d'alarme. Je perds l'appétit, devient insomniaque, mon esprit bat de plus en plus la campagne.

Il cherche désespérément à se raccrocher à quelque chose, n'importe quoi. Tente de contrôler un peu la situation.

Faire le ménage, ranger, peindre les murs et bricoler aident, un peu comme de la méditation.

J'essaie de combattre en moi ce chaos qui est le reflet de celui qui règne à l'extérieur. Chaque jour. Comme Sisyphe. Mais il me structure malgré tout, me donne une sorte de routine. Ce chaos, je dois l'admettre une boule au ventre, est synonyme de *quotidien*.

Les problèmes arrivent tôt ou tard, en attendant j'essaie de maintenir une certaine normalité, pour ne pas perdre la raison.

Je deviens plus stable. À chaque jour suffit sa peine. Cette philosophie m'aide. Demain advienne que pourra. Mais je sais bien qu'après chaque tentative de dormir un peu – que ce soit dans la chambre ou bien sur le sofa de l'entrée – le chaos se sera à nouveau glissé sur le seuil de la nouvelle journée et sera là, à m'attendre.

Et je vais l'identifier autour de moi et recommencerai à la combattre. J'apprends à me contenter au soir de ce qui a été accompli pendant la journée, à n'espérer aucun progrès. Une vie à Calais ne dure qu'un jour. Qui se répète encore et encore.

« My heroes are my friends »

Nous voilà une fois encore en train de marcher sous la pluie. En chemin nous discutons de diverses choses, essayons de trouver des solutions à des problèmes. Un ami déclare qu'il n'a pas besoin de héros ou héroïnes puisque ce sont ses ami-e-s.

Je partage son sentiment. Je contemple ceux et celles qui s'engagent, jour après jour et nuit après nuit, en sous-nombre, David contre Goliath. Et les

admire. Chaque jour je reconnais la raison de rester dans leurs visages fatigués. Je reste car elles sont là. Elles restent peut-être un peu grâce à moi aussi.

À mesure que nous marchons, la solitude se dissipe. Nous sommes trop peu, mais pas seul-e-s. À la recherche d'une solution pour tel ou tel problème on tombe toujours sur quelqu'un-e, on se grimace un sourire, s'interpelle Calais, Calais, se sert les coudes ; on finira par y arriver.

Ce sont les bons moments dans cette ville. La solidarité est plus facilement reconnaissable dans les difficultés. Entraînée par mon humeur positive, un souvenir me remonte à l'esprit, alors que la pluie redouble et que le vent siffle désagréablement à nos oreilles.

Je pense à une Banderole accrochée à la façade d'un squat : **You know why we always gonna win? Cause we have nothing else to do.**

Vrai. Quitter pour un moment la soi-disant vie pour plonger dans le chaos rend d'une certaine manière libre. Comme quand on est convaincu-e de quelque chose. Et ça peut durer. Sans obligations sociales on a du temps. Beaucoup de temps.

Identité

Nous allons faire un tour avec une amie pour rendre visite aux squats. On arpente les rues de l'un à l'autre. Le troisième se trouve près du canal. On frappe à la porte.

Entre temps la police débarque, cette fois la nationale.

Il ne leur faut pas moins que le renfort de cinq voitures et tout le personnel à disposition pour contrôler nos identités. Ça dure. On nous colle au mur.

Nous fouille avec l'espoir de trouver quelque chose.

Bredouilles.

Bien sûr.

Elles ne nous embarquent pas. Elles n'ont d'ailleurs aucune raison. Et pourtant ça me surprend. J'aurais pensé qu'elles le feraient. Pour le principe.

Il semble ici que tout soit possible. Du moins pour la police qui semble n'avoir aucun garde-fou.

Mais peut-être s'est-elle cette fois souvenue que l'exécutif français est aussi soumis aux lois. En théorie. Ce genre de scrupules ne lui ressemblent pas.

En tout cas elles finissent pas partir, après nous avoir rendu nos papiers avec un air de mépris.

Je m'en fous.

Beaucoup de choses me sont devenues indifférentes. Le cadre commence à se fissurer.

Grand-mère et grand-père

« Je ne veux plus assister à ça »

Il y a aussi les plus âgé-e-s. Je les surnomme grand-mère et grand-père. Grand-mère et grand-père ne sont ni l'un-e ni l'autre dans une relation de couple idyllique. Plus depuis 50 ans. Grand-mère et grand-père viennent séparément à Victor Hugo ou dans les jungles. Ielles ont leur propre manière de s'engager.

Grand-mère est souvent à Victor Hugo, elle ne vit pas loin. Elle vient voir les enfants, apporte le journal, achète des petites choses, bavarde avec nous. Elle nous raconte que certain-e-s des voisin-e-s ne lui adressent plus la parole depuis qu'elle rend visite aux enfants et aux femmes de Victor Hugo. Certain-e-s lui suggéreraient même d'arrêter.

Elle répond : « Je ne veux plus assister à ça ». Elle parle de la guerre.

Grand-père a une petite voiture. Plusieurs fois par semaine il apporte des biscuits ainsi que d'autres choses délicieuses à Victor Hugo et dans les jungles. Il vient régulièrement. C'est sa participation, dit-il, ce qu'il peut encore faire au soir de sa vie.

Grand-père aussi parle de la guerre, de quand il n'y avait rien. Ces témoins d'une autre époque tissent des comparaisons que je n'avais fait qu'entrevoir.

L'un-e comme l'autre ne peuvent rester indifférent-e-s aux malheurs d'autrui. Ça leur rappelle des choses. Trop de points communs.

Grand-mère dit aussi que beaucoup ferment les yeux, comme à l'époque.

Je les adore. Ielles me donnent de l'espoir. Comme les autres Calaisien-ne-s qui s'engagent. Qui sont résolu-e-s à ne pas rester indifférent-e-s. Ielles sont mon espoir.

Enceinte

On me réveille, il est peut-être cinq heures du matin, mes colocataires reviennent petit à petit du port. Quelqu'un-e me caresse la tête en me chuchotant « wake up wake up ».

Je me soulève, mes amies sont autour de moi et me regardent un peu désolées en souriant. À leur côté se tient une jeune fille, une adolescente, qui me fixe apeurée.

Mon amie me dit qu'elle doit aller à l'hôpital car elle pourrait être enceinte. Je la mets au courant des démarches. Il faut prendre un rendez-vous, plusieurs même. Non aujourd'hui ce n'est pas possible. C'est compliqué avec les rendez-vous. Peut-être est-ce encore possible. On verra demain.

Si on veut de l'aide pour passer la frontière de l'Angleterre sans document valide, il faut payer. Surtout si on est une femme. Encore plus avec un enfant. Quand l'argent est épuisé, on peut essayer de passer seul-e. Ou encore se

prostituer. Beaucoup voient ça comme un simple deal.

La prostitution forcée n'est-elle « forcée » que quand c'est une personne qui force à se prostituer ? Ou bien un état, une situation, un événement peuvent-ils suffire ? Un « neutrum » ne peut-il pas lui aussi forcer quelqu'un-e ?

On peut être forcé à quelque chose dans une situation ou par quelqu'un-e. Le premier est comme un état de fait, le second implique une action. Un état implique-t-il forcément l'indifférence ? Qu'il s'agit d'une situation à laquelle il faut s'adapter ?

Les proxénètes représentent pour les femmes un possible ticket pour l'Angleterre. Elles sont victimes de l'illusion de se soumettre volontairement, comme si elles avaient le choix. C'est comme ça que ça marche, c'est tout.

Elles sont dépendantes, minimisent la situation, voient dans ces personnes leurs ami-e-s. Ce serait sinon insupportable. La tâche à accomplir est particulièrement difficile pour les femmes, la plupart d'entre elles ont moins de 25 ans. Leur voyage a été long et elles ont déjà tant vécu.

Nous avons un jour parlé de la violence conjugale et de la violence en général. Nous étions assises, une vingtaine de femmes peut-être, sous les toits de Victor Hugo, dans une grande pièce avec de nombreux matelas. Il y avait du thé.

Une assemblée importante. L'humeur était plutôt bonne ce jour-là. Nous tentions de faire passer l'idée que si une femme se sentait harcelée ou encore victime de violence, il était important de le communiquer, afin de garantir un espace où elle soit en sécurité.

Elles avaient l'air de s'amuser comme des folles. Je mis du temps à tout comprendre, mais enfin, elle se fendaient vraiment la poire. Je posais la question à une amie qui rit et me dit simplement, « Violence? You should try Eritrea ». « Or Lybia » dit une autre, la gravité dans ses yeux grimace un rictus.

Je prends à nouveau conscience que je ne peux rien faire ou dire, que j'ignore ni ne peux me représenter tout ce qu'il leur est arrivé. Que je ne peux pas porter de jugement.

Senaye*

lelles l'ont retrouvé. Dans le canal.

Il y avait deux semaines qu'il avait disparu. C'était un ami. Ça a été le début de la fin.

Je suis trop impliquée, mes émotions m'aveuglent, le désespoir me submerge : la ville est froide. Elle était vieillotte, balayée par les vents, désagréable, pluvieuse. Elle n'est plus que froide maintenant.

Nous organisons un enterrement au bord du canal, laissons partir un cageot de bois surmonté de fleurs qui fait comme une petite île, qui flotte, danse puis disparaît dans le nul part.

J'ai des images devant les yeux, Senaye, saoul et souriant devant Victor Hugo, qui essaie de donner un coup de main, chancelant gauchement autour de son cœur trop gros resté quelque part en Éthiopie. L'Europe le lui a brisé. Il boit, titube et souffre.

C'est un bon ami de mes colocataires, il est souvent victime de ses titubations sans espoir, passe alors un temps à Victor Hugo. Nous passons du temps dans la chambre, il écoute toujours le même chant d'église éthiopien auquel il se raccroche, les femmes essaient de lui remonter le moral, il a fait tout le chemin jusqu'ici avec elles. Il essaie de les aider. Et elles le sauvent. Pour un temps.

J'ai le sentiment de couler. Ce n'est pas un lieu où on peut se laisser aller, je m'en rends bien compte. Ici, on est au bord. Calais l'a tué, et l'Europe regarde impassible. Une mort absurde. Une des morts absurdes sur le chemin d'une soi-disant vie meilleure.

Je n'en peux plus, veux abandonner. Me boucher les oreilles. M'enfouir sous les couvertures. Mais en moi les voix résonnent. C'est écœurant mais je dois bien admettre que la mort d'une seule personne que je connaissais me fait plus souffrir que le naufrage en méditerranée d'un bateau au bord duquel se trouvaient des centaines d'inconnu-e-s.

Trop de souffrance abrutit. Quand je lis dans le journal que des personnes sont à nouveau mortes en Méditerranée, ça me met en colère. Et la colère me pousse à agir.

Mon cœur se déchire à l'idée de Senaye mort dans le canal et me conduit là où je ne voulais pas échouer. Je suis forcée de quitter Calais. Je ne supporte plus la situation.

Et ça ce n'est pas possible. Je suis devenue inutile. Je suis une simple amie qui s'occupe d'ami-e-s, partage les peines mais a perdu de vue le but. Une personne qui n'agit plus guidée par des vues politiques mais personnelles. Combien d'ami-e-s peut-on voir mourir sans perdre la raison ?

Je ne suis plus capable d'agir. Incapable de tenir le coup. Je me retrouve dans la situation où c'est moi qui a besoin de protection. D'un soutien. Quelqu'un-e d'autre doit me rattraper. Et quand bien même il y aurait quelqu'un-e, cette personne n'aurait alors plus de temps pour les autres problèmes. Impossible.

Je ne peux pas le tolérer et cherche à me mettre à l'abri du regard des autres. Dans la ville, dans les rues, au port. Dans des terrains vagues, des bacs à sable abandonnés, près du canal.

Quand il ne pleut pas j'occupe les parcs, quand il pleut j'erre. Rien de plus.

Je prends ça comme une défaite personnelle. Un échec. Un échec face à la réalité. Face à Calais. Les autres m'avaient prévenue. Ça peut arriver, fais attention, pour Calais, ça fait déjà très longtemps que tu es ici, beaucoup vont trop loin et ne reviennent pas.

Je m'étais dit que tout suivrait simplement son cours. Apparemment je n'avais pas beaucoup réfléchi. Il a bien fallu que je finisse par le faire.

Après près de quatre mois et une succession d'événements dramatiques, je me suis finalement effondrée. Je ne peux plus rien faire, ni dormir, ni manger, ni parler. Partir seulement. Partir en regardant le bout de mes chaussures. Et pleurer. Les larmes coulent, c'est simple. Comme la pluie. Sans s'arrêter.

Départ

Dur de quitter Calais. Mes ami-e-s m'y aident. Calais retient les gens pour leur prendre leur vie et la remplacer par une autre. Renverse tout. Je distingue les effets pervers de ce que je juge être bon. Par exemple que les passeurs demandent plus d'argent car ils savent que des militant-e-s se battent pour un espace sûr pour les femmes. La classe.

Un ami me dit, **l'enfer est pavé de bonnes intentions**. Il ne reste que l'humour pour ne pas sombrer.

Les bonnes intentions abritent tant de maux. Malgré les innombrables erreurs il me reste le sentiment qu'avoir fait quelque chose était mieux que rien.

Nous roulons, roulons, roulons. Loin de la ville, de la région, du pays, avec chaque trait de sécurité qui passe sous la voiture disparaît la sensation que ce qui est arrivé est bien arrivé. Je me fais l'effet d'une extraterrestre.

Pour le moment des images

À LA RECHERCHE

Labyrinthe

Pays d'origine

(Af)flux de réfugiés

Frontières matérielles

Chemins

Calais, un exemple parmi d'autres

Paradis illusoire

Images à la recherche

Labyrinthe

Les images sont têtues. Elles cherchent. Cherchent des réponse. Du sens. Et la question centrale est : Que faire ? Une question simple, deux mots seulement.

La réponse est embarrassée, se dérobe dans les recherches, dit : attends un peu. Il me semble qu'elle sait qu'aucune réponse ne sera satisfaisante. Que le chemin menant à cette réponse incomplète est lui-même difficile. Semblable à un labyrinthe. Il existe une forte chance de ne pas trouver la sortie.

J'essaie de me rassurer. Je lis. Mets des images en textes. Fais des recherches, m'informe, comble des lacunes. Sur la politique d'asile européenne, Frontex, le droit français. Sur les pays d'origine, les vagues de réfugié-e-s, les chiffres, les lois d'asile.

Les informations sont comme les images, s'arrachent à moi en éructant. Je les peins, les étale sur la toile. Elles défilent en pétaradant comme un train sans freins.

Pays d'origine

Je commence par l'**Érythrée**. J'aimerais pouvoir m'informer sur tous les pays, mais la tâche paraît impossible. La période que je viens de passer là-bas et les histoires racontées orientent donc mes recherches. D'où le côté fragmentaire, au début du moins.

En Érythrée, un service militaire quasiment illimité est obligatoire. J'apprends un synonyme amusant du mot dictature : régime à parti unique. En Érythrée il est donc obligatoire, si l'on a entre 18 et 48 ans, de faire son service. Pour 18 mois en principe, mais le gouvernement se laisse le droit de « solliciter » une prolongation, en cas de besoin. Le service est en fait un travail forcé censé œuvrer au relèvement du pays.

Amnistie Internationale rapporte que ceux et celles qui refusent le service sont poursuivi-e-s, torturé-e-s, mis-e-s en camps, exécuté-e-s. Pour haute trahison. On rapporte que des viols ont lieu dans les camps. Que l'état torture, au mépris des droits de l'homme.

Beaucoup de pays européens ne considèrent pas le refus du service militaire comme une cause d'accueil immédiat des réfugié-e-s. Cependant dans un pays comme l'Érythrée il est clair que torture, violences et persécutions attendent les récalcitrant-e-s au service militaire. On a donc créé un nom, une nouvelle catégorie : le refus de servir. Mais rien n'empêche des déporter les demandeurs et demandeuses notamment s'ielles ne peuvent apporter la preuve des conséquences de leur refus. Et dans un pays où la presse est bâillonnée par le régime, il serait suicidaire de tenter d'accumuler quelque preuve.

Aux côtés des femmes d'Érythrée on trouve aussi à Victor Hugo des femmes d'origine éthiopienne. Les deux pays se sont livré une guerre de 30 ans. L'Éthiopie nomme les Érythréen-ne-s « séparatistes ». Pour les Érythréen-ne-s il s'agissait d'une guerre d'indépendance. Quoi qu'il en soit la guerre a duré 30 ans. L'Éthiopie est un des pays les plus pauvres du monde. L'équilibre social est

dicté par la faim et la sécheresse. La répression est omniprésente. J'apprends qu'à peine une personne sur deux a accès à une eau propre et que quasiment cinquante pour cent des habitant-e-s du pays sont sous-alimenté-e-s. Et que la surface forestière représente deux pour cent du territoire, ce qui favorise l'érosion et les catastrophes naturelles.

Au Soudan la guerre a duré 22 ans.

Pendant 22 ans, de 1983 à 2005, un gouvernement de crise livre combat aux rebelles du sud.

Les crimes continuent, bien que le sud ait obtenu depuis son indépendance. Forces de sécurité et milices massacrent en masse, violent, torturent, brûlent, pillent. L'ONU estime le nombre de réfugié-e-s depuis le coup militaire en 1983 à environ 3,5 millions.

Les combats en **Syrie** durent quant à eux depuis plus de quatre ans. Le nombre de victimes est estimé à cent soixante mille. Ce qui avait commencé par des manifestations pacifiques lors du printemps arabe s'est vite transformé en une guerre civile sanglante. D'un côté le président Al Assad, de l'autre une opposition politique et armée aux multiples visages, le Hezbollah et les moudjahidins.

(Af)flux de réfugiés

En plus de ces quatre pays, le reste du monde. Les autorités ne tarissent pas de catégories. Des chiffres, des noms, il y a les bons et les mauvais, les pays qu'il faut aider ou pas. Persécution, torture, viole, guerre et guerre civile, menace de la peine de mort, destruction des moyens de subsistance, répression ou non respect des droits de l'homme, nombreuses sont les raisons de fuir que recense le UNHCR. Entre 80 et 85 pour cent des réfugié-e-s restent dans leur région d'origine.

En 2012, seul 300.000 personnes sur les 45 millions en fuite de part le monde ont cherché asile en Europe.

300 000 !
45 millions !
Ça fait 0,6%

Et pourtant on lit partout : Déferlement de réfugiés ! L'Europe est submergée ! Une marée ! Que faire d'eux !? L'Europe explose ! Il faut nous protéger !

La manipulation semble prendre si facilement.

0,6%, vraiment, est-il sérieux de parler d'afflux de réfugié-e-s ? Difficile de trouver une formule qui redonne un peu le sens de la réalité.

Il y a en Europe un demi milliard de personnes.

Continuons donc avec nos calculs.

Ça représente en tout et pour tout 0,0006%.

Je tombe sur un nouveau fragment d'information. Un modeste diagramme avec des barres jaunes classées par année.

En 2011 une barre qui dépasse les autres : 64 000.

En 2012 par contre est de petitesse suspecte : 15 000.

Ces barres jaunes représentent le nombre de personnes qui ont demandé l'asile en Allemagne.

Ce n'est pas un hasard. Changement de politique, les portes du palais sont désormais fermées.

Frontières matérielles

L'Europe a barricadé l'entrée. Beaucoup sont soumis-e-s à l'obligation de visa. Impossible à obtenir si on ne présente pas d'intérêt économique pour la zone. Il faut donc voyager avec de faux papiers. Ou bien de passer la frontière sans se faire prendre.

Alors qu'on fête en Allemagne le 25ème anniversaire de la chute du mur, la forteresse Europe consolide ses frontières. Avec l'aide, en outre, de Frontex, l'agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures.

Frontex implémente des « mesures militaires de défense » contre les réfugié-e-s. Je n'avais jusque là entendu l'expression « mesures militaires de défense » qu'en relation avec des raquettes ou tout autre menace mortelle.

L'agence a pour objectif « la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures de l'Europe ». Elle a été fondée en 2004. Encore une fois le choix des mots est étrange.

Frontex soutient aussi la défense des frontières à l'extérieur de l'Europe, à travers la gestion de camps de réfugié-e-s en Libye ou encore la formation des forces de sécurité locales. Elle travaille avec Europol. Un moment. Des camps de réfugié-e-s ? Ça rappelle une autre époque, un passé sombre pas si lointain que ça. Ça donne la chair de poule.

Une des fonctions de Frontex est donc d'aider les pays à former leur personnel, établir des analyses de risque, à développer et améliorer leurs systèmes de contrôle et de surveillance. Frontex participe aussi aux opérations de reconduite à la frontière. Les portes doivent rester bien closes.

Leurs opérations ont des noms éloquentes, par exemple Poséidon dans l'est de la Méditerranée, Amazone pour le contrôle des aéroports. Hermès à Lampedusa, Aspida et Zeus en Grèce. Les actions de la zone comprise entre le nord de l'Afrique, Malte et le sud de l'Italie portent le nom de code Nautilus. Héra couvre les Îles Canaries et les côtes d'Afrique de l'ouest.

Frontex échange des informations avec Eurosur, qui surveille les « Afflux humains problématiques ». L'objectif d'Eurosur est la détection rapide des mouvements de réfugié-e-s et des organisations de passeurs. Cette surveillance passe par l'utilisation de drones, d'appareils de détection, de capteurs off-shore, ou de systèmes de recherche par satellite. Son budget est de 224 millions d'euros.

Et encore des chiffres. 224 millions d'euros. 300 000 réfugié-e-s. 0,6%. On peut dire que l'effort en vaut la peine. L'envie me prend de casser quelque chose.

Chemins

Et pourtant ielles viennent.

Il y a cinq possibilités d'entrer en Europe - et trois non-possibilités.

Première possibilité : La route de Gibraltar. Traverser le détroit de 14 (!) kilomètres séparant le Maroc de l'Espagne. Mais cette route n'est plus praticable. Frontex patrouille et l'Espagne force les embarcations à rebrousser chemin.

Deuxième possibilité : Au Maroc, les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. Deux forteresses, grillages et murs, caméras de sécurité, militaires, police, les armes prêtes à tirer. Si on passe de l'autre côté sans s'être fait ni tirer dessus ni arrêter, on est en Espagne.

La troisième : Les Canaries, un groupe d'îles appartenant à l'Espagne. On s'y embarque depuis le Sénégal, cette route est plus empruntée depuis que celle de Gibraltar est devenue impraticable. Il y a 29 kilomètres entre les côtes de l'Afrique et Las Palmas. Risques de noyades : deux fois plus élevés que pour la première possibilité.

La quatrième : De la Libye ou de la Tunisie vers l'île de Lampedusa en Italie. Entre la Tunisie et Lampedusa, 150 km. Depuis la Libye, 300 ! Ou bien vers Malte, ça peut être une solution aussi.

La cinquième : Par les terres, jusqu'à la Grèce en passant par la Turquie. Depuis la Syrie ou l'Irak on peut rejoindre ainsi l'Europe. Pourrait tout du moins, si un gigantesque appareil militaire et policier ne s'acharnait pas à empêcher les gens de passer.

Il y a en fait plus de routes. Et il pourrait y en avoir encore plus. Mais chaque euro investi dans les « mesures militaires de défense contre les réfugiés » réduit les possibilités de rejoindre l'Europe, tout en augmentant celle de perdre la vie dans la tentative : Poséidon, Hermès, Aspida, Zeus, Nautilus et Héra. Voilà qui nous mène à la non-possibilité numéro un.

Non-possibilité numéro un : la mort. Les journaux ont fini par se faire l'écho des morts en Méditerranée. La Grèce mine purement et simplement ses voies d'accès. Certain-e-s étouffent dans les conteneurs. Les frontières de l'Europe tuent de manière variée. Les estimations aussi varient. Un exemple : La Guardia Civil estime qu'entre le 1er janvier 2006 et le 21 août 2007 au moins 1260 réfugié-e-s ont perdu la vie entre les côtes de l'Afrique et les Canaries. Et l'on parle de la route de 29 km, pas de celle de 150.

C'est un fait connu : on meurt aux frontières de l'Europe. Chaque jour. Et puis ? Tout le monde s'en fout. Il faut qu'au moins une centaine de réfugié-e-s se noient pour que la télévision juge l'information assez dramatique pour mériter son attention.

Non-possibilité numéro deux : le refoulement.

« La mission de contrôle aux frontières, soutenue par différents bateaux de

patrouille européens et avions de reconnaissance, essaie d'empêcher les embarcations de réfugié-e-s de quitter les côtes de l'Afrique et en particulier celles du Sénégal d'où environ la moitié de ces transports sont issus. »

« Dans le jargon de Frontex, ces opérations qui mettent en danger des vies humaines sont dénommées « détournement ». Frontex ne laissant filtrer aucune information, il est impossible de dire comment ces détournements ont exactement lieu. En 2008 uniquement, au moins 6000 embarcations ont été victimes de telles opérations maritimes. Le gouvernement espagnol, qui dirigeait les opérations, assisté par Frontex, les repoussèrent tout bonnement vers l'Afrique. »

« Les agents de l'agence européenne de protection des frontières Frontex sont tenus **à l'avenir** de venir en secours aux embarcations en péril. [...] Ce règlement vise à mettre un terme aux dénommées « actions push back » qui ont lieu en haute mer, c'est à dire au refoulement musclé vers les côtes d'Afrique ou de Turquie d'embarcations souvent pleines à craquer. »

Ouah. On est en 2014 et l'Europe se décide à arrêter d'incarcérer des capitaines parce qu'ielles ont secouru des naufragé-e-s. Bravo !

La non-possibilité numéro deux peut entraîner la non-possibilité numéro une.

Non-possibilité numéro trois : Enfermement et torture, hors d'Europe bien sûr. Nous nous donnons du mal pour que l'Europe reste pour les indésirables un rêve, pour qu'ielles abandonnent en chemin, si possible dans un pays hors de l'Union. Ceux et celles qui n'abandonnent pas de leur plein gré peuvent finir dans un « camp de réfugiés de la région d'origine ». Et y passer un bon moment. Mesure de prévention. Qu'avais-je lu déjà ? Que « Frontex soutient la protection des frontières à l'extérieur de celles-ci, sous la forme de camps de réfugiés en Lybie par exemple ou encore par la formation du personnel de sécurité local. Frontex travaille avec Europol à la formation du personnel de sécurité des pays tiers. » On appelle ça la coopération au développement.

Une statistique me revient à l'esprit, « 80 à 85% des 45 millions des réfugiés restent dans leur région d'origine. »

Calais, un exemple parmi d'autres

Je tombe sur un article qui cite Calais comme étant, depuis quinze ans, l'un des lieux symptomatiques de l'immigration illégale en Europe. Qui a commencé dans les années 90, après l'éclatement de la Yougoslavie. 24 ans donc, et aucune solution...

Calais est devenu un lieu de transit officieux. Officiellement, on ne peut pas le tolérer. En tout cas pas la France ni la Grande-Bretagne. Mais impossible de fermer les yeux sur le flot continue de réfugié-e-s qui y arrivent.

La Grande-Bretagne et la France s'étaient bien mises d'accord, avaient trouvé une solution : la France arrête « d'aider » les personnes en transit et la Grande-Bretagne durcit sa réglementation sur l'asile. Sarkozy parlait de **tolérance zéro** et faisait fermer le centre d'accueil de la Croix Rouge à Sangatte. À cette époque le centre était surpeuplé, 1800 personnes pour 200 places.

Il n'y a plus jamais eu de centre d'accueil officiel à Calais.

Calais n'est malheureusement qu'un exemple parmi d'autres. Les observateurs des droits de l'homme rapportent régulièrement les conditions de vie lamentables qui règnent dans les camps d'accueil.

Certains pays refusent tout bonnement d'expulser vers la Grèce, tant les conditions y sont désastreuses. Ou encore vers l'Italie. En Grèce, en Italie, dans les enclaves espagnoles, le constat est le même, camps d'accueil bondés. Pour beaucoup il ne reste plus que la rue.

Des notes rapportent comment, en Grèce, en plus d'être la proie de groupes racistes, les migrant-e-s se retrouvent enfermé-e-s à 40 dans une cellule de 20m² ; l'Italie est pointée du doigt pour son traitement inhumain. À Lampedusa, on laisse les camps se remplir jusqu'à trois fois leur capacité, pour ensuite les fermer sous prétexte de ce surpeuplement.

Je tombe pour la première fois sur l'expression **stratégie d'appauvrissement**, utilisée dans ce contexte et appliquée à la situation de milliers de sans-abris dans les grandes villes italiennes, obligé-e-s de vivre dans des bâtiments en ruine ou des camps de tentes. En Italie, il est fréquent de rester six mois dans un centre d'accueil, après c'est la rue, sans protection contre la haine et la répression.

Le nombre de ceux et celles qui ont droit à un hébergement dépasse de beaucoup les places disponibles. Et ceux et celles qui ne peuvent y prétendre, que dieu les aide. La situation est la même dans les enclaves espagnoles. Certaines personnes y ont été abattues, probablement par des agents de sécurité formés par Frontex.

Paradis illusoire

Le rêve d'Europe. Il sera pour beaucoup brisé mais reste malgré tout l'unique espoir. Les gens se retrouvent, avant ou une fois en Europe, dans les pires conditions, sans pourtant arrêter de se raccrocher à ce rêve. Elles ont fait tant de chemin pour arriver ici, un chemin immense et extrêmement dangereux.

Certain-e-s ont traversé le désert, passé des années dans un centre d'accueil ou un camp en Libye, au Soudan ou encore en Grèce, en centre de déportation parfois, à la rue dans une grande ville italienne, dans les forêts marocaines, ont passé les fils barbelés de l'OTAN, marché ou traversé des mers, ont été violé-e-s, poussé-e-s à la délinquance, obligé-e-s de verser de l'argent à la Mafia, souvent beaucoup d'argent.

Il n'y a aucune perspective, rien, si bien que seulement l'espoir et les illusions restent. La plupart auront en Europe une vie précaire supposée meilleure. Le paradis. Un conte de fée sans queue ni tête.

L'Europe miséricordieuse accorde parfois un billet pour le paradis, mais seulement après les avoir maintenu-e-s dans un état traumatisant, après avoir tenté de leur barrer l'accès à une quelconque protection ou à la reconnaissance de leur droit à l'asile. Nous les avons traité-e-s comme des citoyen-ne-s de seconde zone et avons ignoré leur situation humanitaire, les avons tenu-e-s à l'écart, repoussé-e-s, forcé-e-s à vivre dans la pauvreté. S'ielles sont encore là et vivant-e-s, c'est la déportation. Si on y échappe, on peut alors espérer le paradis.

Le paradis allemand peut aussi signifier une tolérance sans permis de travail. Le droit de vivre dans les dénommés foyers de demandeurs d'asile et d'y tuer le temps comme on peut, en attendant de recevoir le bout de papier portant la fameuse formule magique. Si nous allons le donner ou pas, et quand, ça, ça reste secret.

Il semble aller de soi qu'on leur refuse le droit à un travail décent, ou à la limite parfois les intègre à la machinerie de l'exploitation, avec un poste au plus bas échelon et un salaire misérable n'offrant aucune perspective d'indépendance.

L'esclavage moderne est né. Confiner au travail illégal et à la criminalité pour ensuite crier « je l'avais dit, tous des criminels » ou encore, « tu es là mais ne m'approche pas » en grimaçant de dégoût.

Qu'ielles soient souvent l'espoir de leur famille, que de leur réussite dépendent les revenus des autres resté-e-s au pays, ça, on s'en fout magistralement.

Comment en est-on arrivé à cette situation ? Ça ne peut pas durer comme ça. Presque aussi absurde que de rentrer. Des milliers de kilomètres. Passer à nouveau des frontières, la mer en bateau, reprendre le chemin du désert ? Ben voyons.

Ces constats m'amènent logiquement à considérer mon devoir de révolte. Je ne vois pas d'autres solutions. Quand je confronte ce que je lis et ce que je vois, constate le traitement dégradant et inhumain qui m'a tout d'abord choquée puis simplement remplie d'amertume, la révolte s'impose à moi comme la

seule solution.

Je n'ai plus envie de négocier. Je vais devoir enfreindre les lois, agir dans l'illégalité, pour la simple raison que je n'accepte pas ces choses inhumaines qui sont considérées comme acceptables parce qu'une autorité supérieure en a décidé ainsi. Un idiot possède trop de pouvoir et voilà qu'un crime n'est plus un crime.

Je veux que cette endormie de société européenne, cette putain de société arrête enfin de rester les bras croisés à contempler le spectacle. Qu'elle agisse, non pas par morale ou conscience – principes douteux – mais par gêne et honte.

Et je veux faire perdre à ceux et celles qui arrivent leurs illusions, mais pas leurs espoirs. Par l'action. Aider à combler un peu le fossé entre militant-e-s reconnu-e-s et non reconnu-e-s, quel que soit le nom qu'on leur donne : réfugié-e-s, sans-papiers, migrant-e-s... me voilà à nouveau en train de classer, diviser, de cimenter les tombes. Merde, c'est pas facile...

OK, deuxième essai : je veux la révolte collective, le non-respect de l'autorité, cette grande fouteuse de merde. Pas me contenter des miettes mais réclamer tout le gâteau.

Images à la recherche.

Questions

Le rideau se ferme, les questions restent ouvertes

Images à la recherche de questions.

Des mots, à nouveau

Traumatisme, masc.

État, masc.

Privilège, masc.

Militantisme, masc.

Mort, fém.

Sexisme, masc.

Chaos, masc.

Fin d'inventaire

Images à la recherche de questions

Le rideau se ferme, les questions restent ouvertes

Images à la recherche de questions.

Nous avons bien l'image et le texte. Reste la question **que faire ?**, qui je m'en rends bien compte, consiste à nommer ces choses auxquelles il n'y a ni réponse ni solution.

Ces choses qui simplement sont.

S'il s'agit de questions, alors ce sont des questions sur les difficultés. Il est encore trop tôt pour les questions sur les solutions. Il m'est impossible d'imaginer comment procéder pour trouver des réponses.

Peut-être l'inventaire ne peut-il être qu'incomplet. Il indique quelque chose, mais ne peut répondre à rien. N'est qu'un malheureux bilan qui danse sur lui-même au milieu d'une foule de points d'interrogation courbant la tête.

Peut-être que les images cherchent à s'exprimer, en pointant les différences avec le connu. Avec comme conséquence, qui sait, de faire table rase pour recommencer au début. Accepter que l'ancien est incapable de saisir la situation.

C'est comme de se rendre compte, une fois arrivé-e au chantier, que les outils que l'on a avec soi sont inutiles. Que la préparation n'a servi à rien. Que la seule leçon est que la théorie a échoué à l'épreuve pratique. La danse absurde à travers le monde.

Ce sont des outils théoriques auxquels j'ai travaillé dur dans le passé. J'ai bien essayé de me libérer de mon passé. De rompre, de développer des idées radicales, d'en tirer les conséquences.

Depuis la bulle élitaires où je me sens chez moi, il ne semble pas difficile de les mettre en pratique. On a l'impression qu'il est possible de les utiliser, d'agir en fonction d'eux pour se mettre à changer les mentalités et comportements existants.

Projection stupide.

Calais reflète la réalité sociale de différentes communautés, de différents contextes. Des réalités étrangères les unes aux autres ou refoulées. Ce qui est pour moi normal, qui va de soi, ne l'est pas ici. Les lois de la nature semblent fonctionner différemment. Attirance pour des choses qui ne le sont en temps normal pas du tout.. Solidarité là où il n'y a rien à partager. Impossible de travailler à rendre les outils efficaces. Le temps, la situation et la ville s'y opposent.

Ça ne fonctionne pas.

Pas de place pour les outils et idées contre la hiérarchie et pour une communauté libérée d'elle.

Pas de place pour une lutte radicale contre le capitalisme.

Pas de place pour une lutte contre les frontières, telle que l'entendent ceux et celles qui sont à la maison à l'intérieur des frontières, habitent le paradis tant convoité.

Pas de place pour une conscience féministe, pour la revendication d'un traitement équitable et d'espaces libérés du sexisme.

Pas de place pour l'idée que la charité encourage l'exploitation et aide l'état à imposer son système en échec à la société crédule.

Pas le temps de mettre des choses en place, pas de droit, pas de dialogue.

Après avoir listé toutes ces impossibilités, il faut bien un malgré. Et un mais. C'est pour ça que les images cherchent des questions. Il n'y a pas que la question *quoi*, mais une question plus importante encore, comment. Comment s'y prendre ?

À chacun-e sa réponse. Pour pouvoir supporter Calais chacun-e doit trouver les réponses et définir ses propres limites.
Puis décider.

Beaucoup partent et ne reviennent plus. Certain-e-s partent et reviennent. Repartent. Sans avoir ouvert leur boîte à outils. Peu restent vraiment. Et moi dans dans tout ça ?

Des mots, à nouveau

Des mots. Je feuillette le dictionnaire, scanne des mot, à la recherche d'une méthode. D'un début. Les mots orientent et jettent des ponts vers les images.

Je me décide pour des blocs thématiques inséparables les uns des autres et entremêlés. Ils interfèrent entre eux, sont à la fois la justification et le phénomène, la conséquence, la cause les uns des autres.

Ils sont définis. Par le dictionnaire. Les définitions conduisent à des associations, à de nouveaux angles d'approche. Elles ne sont pas exhaustives, bien sûr. Elles en disent cependant plus que les mots, indiquent des portes dans mon esprit et de nouveaux chemins dans le labyrinthe, n'unifient certainement pas, multiplient plutôt le nombre de fragments. Calais, Calais.

Mais ça reste une méthode. Une méthode à la recherche de réponses à des questions. À la question de comment s'y prendre avec ce choses qui ne sont que des éléments trompeurs, des pierres sur lesquelles on trébuche.

La réflexion se fait à contrecœur et n'épargne pas l'ego. Difficile. Nécessaire cependant, pour une démarche consciente. Elle induit aussi la confrontation avec le vécu et la question : Est-ce que je tiens vraiment le coup ? Et si oui, comment ?

Les mots donnent aussi la direction, m'aident à organiser les priorités et limites dans mon esprit. Leur nombre laisse entrevoir que le chemin sera long et difficile.

Les réponses elles-mêmes reflètent Calais. Certaines questions trouvent une réponse, pour d'autres ont a simplement aucune idée. Certaines sont plus des

sensations, certaines disent simplement : oublie. D'autres ne sont pas prioritaires. Certaines questions sont leur propre réponse.

Traumatisme, masc.

« Violent choc émotionnel provoquant chez le sujet un ébranlement durable...

MÉD. „Ensemble de manifestations locales ou générales provoquées par une action violente sur l'organisme »

À Calais, un traumatisme est vite arrivé. Pour tou-te-s. Ça peut paraître cynique, mais c'est vrai.

Ça tient en partie au manque voire à l'absence d'infrastructure. Peu ou pas de calme, d'hygiène, de repas réguliers, trop peu de sommeil, trop de tâches pour une seule personne. Les conditions de départ sont mauvaises.

À peine arrivé, on se retrouve plongé dans la réalité du lieu. Peu de temps pour une introduction. Cette réalité constituée d'une avalanche d'événements rend impossible de s'isoler et faire retomber la pression du stress.

Et puis pour beaucoup, il y a ces frontières qui vous rattrapent, ces situations imprévisibles qui, peut-être, plus tard seulement, se révéleront traumatisantes. C'est aussi la réalité là-bas.

Et puis il y a les antécédents, on ne doit pas oublier à quel point le « voyage » vers l'Europe et la situation dans le pays d'origine des soi-disant « sans-papiers » sont traumatisants. Ielles ne trouvent généralement aucune aide sur le chemin vers une vie meilleure. Leur histoire et destin sont souvent au-delà de ce que l'on peut imaginer.

Et moi au milieu. À nouveau. Il est tentant, si l'on considère les expériences de ceux et celles autour de nous, de tout relativiser. Et difficile d'admettre que l'on n'en peut plus, que l'on ne supporte plus l'instabilité, le chaos, la répression ou que sais-je encore, quand sont assis-e-s juste à côté de nous des personnes qui ont été des enfants soldats, ont fait cinq ans en prison en Grèce, ont vécu une guerre civile, perdu leur famille, été violées... la liste est longue.

Dans ce contexte, il est vite fait de faire passer son propre état au second plan, de ne plus faire attention à ses limites.

Mais un traumatisme reste un traumatisme. Il serait déjà pas mal d'arrêter de juger qui a la droit d'être traumatisé et quand, qui peut se payer le luxe d'un traumatisme.

Il s'agit bien d'exprimer et d'assimiler ses émotions, non pas de garder les apparences. Je dois admettre, en tant qu'habitante du Paradis, que ma réalité est différente. Je peux pour ainsi dire me permettre de faire l'expérience d'un traumatisme, aussi et surtout du fait des histoires de mes ami-e-s. Ces histoires dont la conscience est aussi pour moi un traumatisme passif. C'est aussi pour cette raison que je suis ici.

Je suis forcée par cette situation que je trouve inhumaine et injuste de passer à l'action. Je suis un être sensible qui peut se permettre de temps en temps de craquer, de chercher l'air où il est respirable, d'accepter l'aide offerte, de

causer avec un-e ami-e en qui j'ai a confiance et qui a fait des expériences similaires aux miennes. Ou encore d'écrire. La réponse à cette question se trouve dans la question elle-même. Comment s'y prendre avec le traumatisme ? S'y prendre. Avant tout en en prenant conscience.

État, masc.

« Manière d'être (soit stable, soit sujette à des variations) d'une personne ou d'une chose. »

« Situation, condition d'une personne à un moment donné. »

J'écris le mot état sur la liste, sans majuscule. La définition me plaît. Il y est question de la condition d'une personne à un moment donné. On est dans un certain état. À Calais ça signifie souvent état transitoire.

Cet état impose la cadence et la manière dont les actions – dans les grandes lignes comme dans les détails – sont menées, dicte leur réalisation.

Il est important de garder à l'esprit qu'à Calais, le jour est subordonnée à la nuit, moment du passage. On ne prévoit jamais rien pour demain. Demain c'est l'Angleterre. Pas étonnant donc qu'une quelconque amélioration de l'état, une quelconque sortie du provisoire soient sinon tout bonnement impensables, tout du moins secondaires.

Reconnaître ce phénomène important m'a permis de réduire mon degré de frustration et de rester plus longtemps. Toutes les actions qui impliquent un lendemain sont difficiles à envisager, chaque jour – instant – suffit sa peine.

On parle aussi d'état d'une chose, c'est à dire de sa disponibilité à un moment donné.

Frontières. L'expression « moment donné » m'énerve. À Calais, les moments donnés durent trop longtemps. Ça fait d'un simple état un état permanent.

Un moment donné peut durer cinq mois ?

Ou être depuis des années déjà l'état normal ?

Comment s'y prendre avec l'état ? Quelque chose me revient à l'esprit : Calais n'est qu'un jour. Encore et encore.

Privilège, masc.

« Droit, avantage particulier accordé par une autorité, à une personne ou à un groupe, en dehors des règles communes. »

Une question récurrente est celle du privilège, autrement dit de la possibilité de se mettre volontairement dans une situation imposée à d'autres.

Il est difficile de trouver la position juste face à cette question que les habitudes du quotidien étouffent. Refuser ses privilèges signifie aussi y réfléchir sérieusement. N'est-ce pas aussi une question que l'on se doit à soi-même ? Qui suis-je une fois que je ne suis plus en possession de ces privilèges ? Que reste-t-il alors de moi ?

La réflexion sur ses propres privilèges débouche souvent sur des sentiments négatifs divers. La responsabilité issue d'un sentiment de culpabilité, par exemple.

Il m'a justement été utile de me poser cette question pour de me débarrasser du sentiment de culpabilité issu de ces privilèges. Pour pouvoir comprendre et justifier mes actions en toute conscience de ces privilèges.

Dans la pratique cependant il n'est pas seulement question de mes privilèges mais des non-privilèges de mes ami-e-s. Il faut tout repenser quand des personnes sont mises en situation d'illégalité. La réponse pratique est simple : faciliter les accès. Trop simple. Il vient s'y ajouter le fait que tous les privilèges ne sont pas égaux entre eux. Il y a ceux qui sont évidents, tel que de venir d'un des pays les plus riches du monde, d'avoir reçu une bonne formation, d'avoir à manger à profusion, ma couleur de peau et comment elle définit le comportement à mon égard quand on me met dans la catégories des blancs, etc.

Et puis les subtiles pierres de fondation de ce que nous pensons, comment nous le pensons, de la manière dont nous faisons des hypothèses et assimilons les événements, parlons et ressentons - tous les processus inconscients.

Faciliter les accès. Mais comment ? Qu'est-ce que je peux faire ? Il n'y a pas de réponse. Pas encore. Pour trouver une réponse il faudrait que tout soit conscient et transparent. Ce n'est pas le cas.

En dehors des règles communes. Il s'agit donc de règles spéciales. L'expression est pas mal. Permet un bon accès. Règles ou règlements spéciaux ont quelque chose de bureaucratique et froid, qui laissent un goût amer dans la bouche ; privilège est pour beaucoup par trop dramatique, me semble-t-il. Je remarque souvent la réaction quand le mot tombe dans une conversation, la main un impatiente qui se lève automatiquement et bat l'air comme pour faire passer le sujet. Quand abroge-t-on un règlement spécial ? Quand le déclare-t-on invalide ? Et quand en créons-nous de nouveaux ? Calais, Calais.

Un privilège est aussi un concept juridique. Un pouvoir spécial, une prérogative, un droit réservé à un groupe. Des foutaises bien sûr, ces droits, quelqu'un-e se les a un jour appropriés et les privilèges qui en découlent en sont la triste conséquence. C'est comme le sang sur les mains que l'on ne parviendrait pas à laver.

Comment s'y prendre avec les privilèges ? Je n'en ai aucune idée. Sur l'emballage de mon Yogi tea est écrit : accepte les choses pour t'en libérer.

Militantisme, masc.

« Chercher par l'action à faire triompher ses idées, ses opinions ; défendre activement une cause, une personne. »

Chercher par l'action. Peut-il y avoir une méthode, quand il s'agit en permanence de réagir ? Ou bien risque-t-on de se perdre dans l'agitation ?

L'inventaire dit : Il y a un problème et je dois agir. Il me pousse à prendre mes responsabilités. Mais ne me dit pas plus ; ce n'est qu'un inventaire. Il chante et danse devant les points d'interrogations surdimensionnés à l'air désespéré.

Action : Il n'est pas difficile d'être actif à Calais. De passer son temps à panser des plaies, faire des tours de garde, parler aux gens, trouver de la nourriture, la distribuer, réparer ce qui doit l'être, imprimer des flyers, organiser, faire des trajets pour l'hôpital, la police, la distribution, les fachos, les maison, tentes, sacs de couchage, photographier, chercher, téléphoner, les personnes, voix, langues, parfois avec un *nous deux*...

Il y a toujours quelque chose à faire à Calais. On s'active. Dans l'urgence.

Un mot qui me laisse perplexe, mais s'impose parfois pour caractériser certaines de mes actions : charité. Ou encore, travail social. Un goût fade dans ma bouche. J'avale, mais la saveur reste.

Je ne me considère pas comme une réformiste. Je crois à la radicalité, au mot lui-même, que son étymologie éclaire : tirer quelque chose par la racine. Personne ne me fera avaler que préparer un thé, appliquer quelques pansements et passer une nuit en garde à vue feront disparaître cette frontière. Qui est le problème. Aussi.

Je me surprends en train de faire des choses qui ne correspondent en rien à mon désir d'action politique, tel qu'acheter du sucre ou refuser à quelqu'un l'entrée de la maison des femmes ; et lève désespérée les mains au ciel en me demandant ce que je peux bien faire ici.

Devoir d'agir : cette expression manque à la définition, et c'est bien ainsi. À Calais, ça semble aller de soi. Clarifier les bords. Les images deviennent plus nettes.

Une action, dans quel but ? Compliqué. But ? Soutenir, changer, détruire, survivre ? Comment s'articulent besoin d'agir et poursuite d'un but ? Quand entrent-elles en conflit, quand l'une se subordonne-t-elle à l'autre ? Conscient et inconscient ? Le besoin d'agir maintient-il l'état en le rendant un peu plus supportable ? Calais, Calais – encore et toujours.

La poursuite d'un but induit des actions politiques de plus grande envergure qui nécessitent de l'espace et du temps. L'état à Calais se prête par trop à l'action concrète. Du funambulisme. Un traumatisme idéologique potentiel.

Que dire ? Quelle est la réponse à la question : Que faire ? Peut-être que l'état Calais est partout. Malheureusement. Ou par chance.

Sexisme, masc.

« Représentation selon laquelle un des deux sexes est par nature supérieur à l'autre et attitude qui en découle, discrimination, oppression de personnes, le plus souvent des femmes, en raison de leur sexe »

Quand le rapport hommes/femmes est de 90 %/10 %, la situation est plus que difficile, où que ce soit. Pas question de quotas à Calais. Et parler de 10 % c'est déjà gonfler les chiffres.

De ce côté j'ai eu de la chance. Je suis ce que certain-e-s appellent une « métisse ». Bien intégrée ceci-dit. J'ai souvent pensé que du fait de mon origine je n'arriverais pas à rester en équilibre sur le fil qui sépare le combat pour l'émancipation des femmes et la tradition.

Je me suis souvent demandé comment expliquer le féminisme à cette partie de ma famille. Comment leur expliquer que j'ai besoin d'un espace sûr, ce qui lève d'autres questions. Dans la réalité, j'ai échoué. Et leur ai de moins en moins rendu visite. Et quand j'y étais, je me rangeais bien sûr dans la catégorie inférieure.

Je relis la définition : « Représentation selon laquelle un des deux sexes est par nature supérieur à l'autre ». Premier point : un des deux sexes. On peut dire que le dictionnaire est sur ce point dépassé.

Et puis : par nature supérieur.

À Calais les conditions sont sexistes. Directement et indirectement. En permanence. À travers les regards et les mots, à travers les présences et les gestes. Dans toutes sortes de situations. Confirmées par tout type d'individus et de groupes. Que ce soit par les policiers, les fascistes ou bien nos ami-e-s avec ou sans papiers.

La réponse à la question de quoi faire n'est pas selon moi dans la réponse même. Malheureusement il ne s'agit pas souvent de faire quelque chose mais plutôt de faire peu. De détourner le regard. Si on veut vraiment une réponse à la question de comment s'y prendre avec le sexisme, je dirais hélas : inacceptable. Presque toujours, presque partout.

Les conséquences de cette réponse me glacent. Qu'elle signifie aussi refouler beaucoup de choses, tolérer l'incontrôlable . Il y a tellement de batailles à mener à Calais. En moi monte la question honteuse : Ça en plus ? Combattre le sexisme à Calais semble être une tâche infaisable. À nouveau.

Si je voulais apporter une réponse honnête à cette question, la réponse serait : Rien à espérer ici. Je ne peux pas. Le combat contre le sexisme est trop écrasant. Ce sexiste perpétuel et omniprésent, qui me touche en tant que personne se définissant comme femme. Encore un état permanent.

Mais je combat les frontières matérielles. Est-ce que je risque de faire fausse route si j'ignore le sexiste ambiant ? Je suis bien consciente que ce combat doit être mené, toujours et partout, que rien ne changera tant que patriarcat et

sexisme sont des réalités. Le labyrinthe se déploie. Je détourne les yeux.

Comme à la maison. J'aide ma tante à la cuisine et sers le thé, car j'ai le pressentiment qu'une discussion n'apportera rien.

À Calais aussi je sers le thé. Peut-on avoir la paix s'il vous plaît ? Il y a des priorités. L'horreur. La réponse est une honte.

Mort, fém.

« Cessation de la vie ; moment de l'arrêt des fonctions vitales d'un être vivant. »

On meurt à Calais. Il est clair que les frontières tuent. Tuent absurdement.

C'est un fait, c'est déjà arrivé, ça arrive en ce moment et ça arrivera à nouveau. Aussi longtemps que la frontière est là, on essaiera de la passer. Ce qui implique des accidents. Un meurtre est ainsi appelé : accident. Certain-e-s sont assez désespéré-e-s pour essayer de passer en nageant. D'autres tombent sur le mauvais parking. D'autres sont retrouvé-e-s noyé-e-s.

La mort fait partie de la vie et il faut s'en arranger. Elle m'inspire généralement la tristesse, la douleur, un sentiment de choc. À Calais, la colère, le désespoir, la haine.

Une palette d'émotions extrêmement négatives.

Avant que l'on retrouve Senaye mort dans le canal, j'avais déjà beaucoup entendu parler d'accidents. Rien que dans la semaine où nous l'avons retrouvé dans l'eau, quatre personnes sont mortes.

C'est la réalité. Avec ces morts absurdes on atteint la frontière macabre du supportable. Les responsables sont bien assis-e-s dans leurs bureaux spacieux, éteignent le soir leurs ordinateurs et rentrent à la maison, sans y penser ni se sentir mal.

Ici, des communautés sont traumatisées, des ami-e-s meurent. L'Europe assassine.

J'essaie de classer les sentiments qui m'envahissent, de recouvrir certains sentiments avec d'autres. J'essaie de faire taire la douleur, la tristesse, le désespoir et mettre en avant la colère. Plutôt, j'ai essayé.

Comment s'y prendre avec la mort ? Ça me dépasse. Ce n'est pas moi qui m'y prends avec la mort, mais elle avec moi. Les larmes me montent aux yeux. Coma des images.

Chaos, masc.

« Ce qui est ou semble inorganisé, désordonné, confus, parfois incohérent ou obscur. »

Absence d'organisation. Comment faire face au chaos complet ?

Comment faire face à : Tour de garde-bruit-bris de glace-police-incident-disputes-enfants-football-toc-toc-toc : Can I charge my phone ?-Noël-maisons-voix-individus-sans cesse éveillée-toc-toc-toc : ils, ils ont arrêté des gens... à cause de-Sauvons Calais-nouvelles arrivées-poulets-toc-toc-toc : I need...-chaîne de vélo-Garde à vue-eau-workshops-interruption-toc-toc-toc : can you register my french sim card ?-téléphone-saleté-toc-toc-toc : il me faut une tente-sac de couchage-où est le téléphone ?-Il nous faut une voiture ?-qui vient ?-toc-toc-toc : besoin de Western Union...-hôpital-expulsion-réunion-toc-toc-toc : I am ill-informations-réunion-toc-toc-toc : fachos dans la jungle ! Tou-te-s ! Maintenant !-briefing-réunion-nouveau briefing-Salam-toc-toc-toc : je cherche...tu peux lui dire que...-enterrement-peinture anti-moississure-toc-toc-toc : il y a cinq nouvelles femmes et trois enfants qui arrivent-où sont les pansements ?-toc-toc-toc : Can I charge my phone ?-acheter de la compote pour bébé-à nouveau ces téléphones-tour de garde-« Hello, je viens d'arriver et reste trois jours »-Western Union-saoul-e-il nous faut une voiture-voisin-e-toc-toc-toc-médecin sans frontière-vous voulez que je fasse la piqûre ?-moi ?-individus-nous-langues-poubelles-bouteilles cassées-toc-toc-toc : j'ai besoin d'eau-surveillance matinale-accident-le gaz est allumé-toc-toc-toc : c'est bon, c'est réglé-vidé-téléphone-rassemblement-toc-toc-toc : Je crois qu'on a la galle-hôpital-ahhhh !-centre de déportation-mais où est donc.... ?-toc-toc-toc : Can I charge my phone ?-Dispute-Briefing-toc-toc-toc : can I...?-manger-partir-téléphone-il manque de tout-dormir-toc-toc-toc : i am drunk-toc-toc-toc-accident-où est donc cette putain de bagnole-à bout de souffle-sans bords-sans fin-stress-choc-hôpital-toc-toc-toc : can I charge my phone...-rire-photographier-police ! tout le monde à l'intérieur !-barrer la porte-fenêtre-la police est partie !-tout le monde dehors-please-toc-toc-toc : can I...-colère-lire-visite-militantisme-journal-français-bagarre-couches pour bébés-toc-toc-toc...

La réponse : Respirer. Inspirer. Expirer. Et recommencer.

Fin d'inventaire

Nous voilà au quatrième acte. Le point culminant avant la catharsis.
L'inventaire chante, se balance ici et là.

Images à la recherche de questions.

À NOUVEAU.

Difficile

Italie

Pierres

Hôpital

Loin à nouveau

Difficile

S'il est difficile de quitter Calais, il est aussi difficile d'y revenir.

Je tergiverse, la tension est insupportable.

J'achète des billets pour des trains que je ne prends pas, tente de faire du stop, bois des cafés à la station-service pour finalement rentrer chez moi, nerveuse. Sans avoir même essayé d'arrêter une voiture.

Je pleure sans arrêt, me sens mollassonne, essaie de me forcer mais dois m'y reprendre à cinq fois pour tout ce que j'entreprends.

Je suis conscience de la duplicité de la réalité. Enfin assise dans le bus, je suis soulagée. Ma tête aurait aimé m'empêcher de partir, me retenir par des raisonnements spécieux. Par mesure de sécurité. Car avec Calais, fini la sécurité.

J'ai quelques changements sur ma route, à Cologne, à Lille, je dois descendre, attendre, chercher une connexion, ce qui laisse le champ libre aux pensées de fuite. Je dois faire taire ces instincts. Et y arrive, gagne le combat intérieur.

Mes ami-e-s viennent me chercher à la gare. Curieusement, il ne pleut pas.

J'ai le sentiment bizarre d'arriver à la maison. Je suis heureuse de revoir les gens, même si ça signifie qu'ielles n'ont pas réussi à passer cette putain de frontière. Mais aujourd'hui j'en suis heureuse.

Italie

Sur le chemin de Victor Hugo, je fais de nouvelles connaissances. Le lieu est bondé. Bondé ne décrit pas bien la situation. Le salon n'existe plus, il a été divisé provisoirement avec des draps derrière lesquels vivent une vingtaine de femmes. Il y a tellement de monde, c'est insupportable. Je n'en reviens pas.

Les jungles se sont aussi multipliées. Le nombre de repas servis pas Salam, lui, n'a pas augmenté.

Je me demande si l'été est toujours ainsi à Calais. Moins de pluie. Beaucoup plus de personnes. Les ami-e-s me racontent que l'Italie ne prend plus les empreintes. Que la police laisse passer quand on lui dit que l'on ne veut pas rester en Italie.

Le chemin jusqu'en France dure alors en moyenne trois jours. Il y aurait 10 000 personnes à Paris vivant dehors en attendant de continuer leur route. Dingue.

Ce qui n'a pas augmenté non plus c'est le nombre de militant-e-s.

Natacha Bouchart est toujours à la Mairie. Elle a été réélue. Elle décide d'expulser les camps. On applaudit.

Pierres

Nous prenons le petit-déjeuner au camp des Érythréen-nes et Éthiopien-nes. Les Soudanais-es ont remplacé ces dernier-es. Pour ceux et celles qui viennent d'arriver il ne reste que les ponts.

Ici aussi les frontières sont clairement tracées. Petit-déjeuner au camp érythréen puis à celui de devant Salam. En rentrant nous passons sur le pont qui surplombe le camp du canal.

Une bagarre y fait rage.

Sous le pont passent les voies qui mènent à la gare. Les pierres du remblai se sont transformées en armes. Un groupe important jette des pierres depuis le pont sur un autre groupe qui d'en bas se défend comme il peut avec ce qu'il trouve. Des cris retentissent. Une guerre en miniature.

On s'arrête au feu, saute de la voiture pour s'interposer, leur criant « arrêtez, s'il vous plaît ». Les pierres pleuvent autour de nous. Des gens aux yeux transfigurés par la rage viennent à notre rencontre, des bouteilles brisées à la main.

Nous sommes juste à côté d'une école. Comme par hasard, c'est l'heure de la pause. Les enfants assistent au spectacle. Génial. Difficile de dire combien de temps il a fallu pour arriver à séparer les deux groupes et restaurer le calme. Trop longtemps. Les passant-e-s font des photos.

Finalement plus d'une centaine de gens se rassemblent sur l'escalier qui mène du pont au camp. Plus bas l'autre groupe, une quarantaine de personnes peut-être. D'un côté des gens d'Érythrée, de l'autre des gens du Soudan. Deux pays voisins.

Un ami parle arabe, heureusement, et peut tirer au clair la cause du conflit. Une personne du Soudan a empiété d'un mètre le territoire érythréen pour planter sa tente. Quelle connerie.

Par l'entremise de notre ami, les chefs des communautés, en général les plus vieux, commencent les négociations. Une poignée de main scelle leur accord. Je me sens complètement perdue, ramasse des pierres que je jette dans le canal. Je ne suis ici que depuis deux jours.

Hôpital

Je continue mes tours de garde à Victor Hugo. Je dors dans un autre squat, ai décidé de faire plus attention à moi cette fois.

On cogne à la porte. Je l'ouvre et me retrouve nez-à-nez avec un jeune complètement saoul. Il me dit de le suivre. Je n'y comprends rien mais obéis.

Il pointe du doigt le gars qui l'accompagne et lui dit quelque chose. Celui-ci lève son bras - je dois serrer les dents pour ne pas tourner de l'œil.

La chair est à vif au milieu de la plaie béante criblée de cratères de croûte, de sang et de pus. Pour ce que je peux en juger.

C'est quoi ce truc ? Merde, merde, merde. Dangereux ? Contagieux ? Combien sont infecté-e-s ? Quels camps sont touchés ?

On trouve une voiture et filons vers l'hôpital. C'est le week-end et la PASS (Permanence d'Accès aux Soins de Santé) est fermée. La PASS se trouve dans un préfabriqué à côté des bâtiments de l'hôpital. Elle a pour fonction de garantir le minimum de soins à ceux et celles qui n'ont de pas de papier ou ne peuvent se payer le séjour à l'hôpital. Le plus souvent elle distribue des antidouleurs. Avec un peu de chance on peut récupérer un pansement. Les médecins sont des volontaires. C'est toujours mieux que l'hôpital.

La plupart du temps les médecins de l'hôpital se comportent avec les réfugié-e-s comme la police avec nous quand elle a trouvé une raison de nous embarquer : avec dégoût.

Je reste dehors à attendre avec l'ami saoul, quelqu'un-e d'autre accompagne le malade aux urgences. Quand il en ressort, son visage fulmine.

Ielles ont quand même eu la bonté de le garder. Le médecin a dit qu'étant donné qu'il était déjà malade depuis plusieurs jours, il pourrait bien patienter encore un peu, jusqu'à ce que la PASS rouvre. La PASS qui est responsable pour « ce genre » de gens.

Loin à nouveau

Cette fois je m'étais arrangée avant de partir pour avoir une raison de rentrer, une obligation dans l'autre vie. Pour ne pas me retrouver à nouveau pendant des mois dans le tourbillon. Pouvoir prendre un peu de recul. Respecter mes limites. Assimiler mon traumatisme et prendre une décision.

Il n'est plus question de choix, de retourner définitivement à une normalité qu'il me serait difficile de supporter à nouveau. Mais s'éloigner pour s'organiser est autre chose.

Revenir, pour la troisième fois. Je décide de faire un compromis avec moi-même.

J'y retournerai dans quatre semaines.

Je ne sais pas encore que ça n'arrivera pas. Car il me faut d'abord tout écrire. Avec constance, sans interruption. Je dois apprendre à accepter de ne pas être là-bas.

Pour finir

Alors que je suis là, confortablement installée à la fenêtre donnant sur la ville, que les images se sont remises à la recherche de questions, les camps sont expulsés. Tous. Je vois des vidéos qui me donnent la chair de poule. Ces policiers répugnants cognent sur mes ami-e-s !
Je ne tiens plus en place, veux partir, être là-bas.

Je tombe sur des photos de policiers qui avancent, ouvrant la voie au bulldozer chargé d'en finir avec les tentes et le abris. Que ce soit pour des gens leurs maisons ne leur pose pas de problème. Je dois me retenir de ne pas partir sur le champs. Et me répéter qu'il se passe toujours quelque chose, aujourd'hui, demain, la semaine prochaine, qu'il se passera toujours quelque chose tant que ces maudites frontières existeront.

Je regarde les vidéos du 28 mai. La distribution de nourriture est occupée lors d'une action collective, et devient le nouveau camp de centaines de personnes. En signe de protestation contre l'expulsion des jungles. Ensemble.

Un mois plus tard c'est au tour de ce nouveau camp d'être expulsé. Ainsi que des trois squats. En une journée. Suivis de déportations.
Tout est à recommencer.

Tabula rasa.

Jeune encore, je suis tombée sur une citation de Voltaire, qui dit « C'est bien la pire folie que de vouloir être sage dans un monde de fous ». Cette citation me plaît toujours.

Hélas, Voltaire ne fait pas partie de la culture générale de tou-te-s. Beaucoup sont sages. Sage, c'est ce qu'il faut être. Faut être ? Pourquoi ? Pour qui ? Ça doit vraiment être ainsi ? Ou il y a une alternative ? Si justement je n'ai pas envie de l'être, sage ? Parce que je trouve cela stupide ? Juge que c'est une folie ?

Rien ne m'oblige non plus à être raisonnable. À Calais, ça signifie que je n'agis pas en fonction d'objectifs définis, mais en réaction à ce qui existe. Le but de ma vie est alors la négation de ce qui existe. De toute façon, comment espérer du positif ? Suis-je aigrie ? Déjà résignée ?

Janis Joplin chante : freedom is just another word for nothing else to lose. Non ce n'est pas de l'amertume, de la résignation. La négation peut aussi être une liberté. Pour moi, c'est ça. Et comment c'était déjà ? : **Do you know why we always gonna win? Cause we have nothing else to do.**

*Il s'agit peut-être aussi d'un cercle.
Les cercles n'ont ni début ni fin.
Ce sont des cercles.
En mouvement.
Pour le moment les images cherchent.
Pour finir à nouveau des questions.*

Épilogue

La langue. Je me suis sentie dépassée parfois. Je sais comment écrire sur moi-même. Mais comment écrire sur les autres ? Car elles sont aussi présent-e-s, les autres. Et important-e-s. Dignes que l'on écrit sur eux et elles.

Tout va si vite, les images s'imposent. J'ai classé les êtres dans des catégories. Première catégorie : militant-e-s. Voilà. Une unité fictive est créée.

Et ça continue, je crée de nouvelles catégories, consciemment et à contre-cœur : migrant-e-s, hommes, sans-papiers, fascistes, réfugié-e-s, femmes, ami-e-s etc. Ça ne va pas. Je sais.

Le mieux aurait été que chaque personne qui apparaisse dans ce texte, soit décrite, nommée, son histoire dévoilée, ne pas soit pas confinée à une catégorie. Je leur devais par respect. Mais cette personnification aurait été dangereuse et stupide. J'espère seulement que les catégories le sont un peu moins, dangereuses et stupides.

Transparence et opacité, partager sans trahir. Sur le fil du rasoir. Encore une fois le danger de se planter gravement. D'un côté du fil, le oui, pouvoir donner aux gens une aide de départ, leur faciliter les connexions. Oui à plus de militantisme à Calais ou à n'importe quelle autre frontière, oui à plus de motivation pour dire : « moi non ! ». De l'autre côté le NON. Rien de plus stupide que de mettre des personnes en danger en remettant en question des structures. La réponse s'appelle compromis, une nouvelle explication pour un nouveau fragment.

Calais, Calais. Du début à la fin.

Soutien

Je partage avec toi mon état d'esprit, mes idées, mon vécu. Je t'offre de quoi penser, t'étonner, peut-être aussi du nouveau. Pour rien.

Je serais heureuse si tu voulais aussi partager et offrir quelque chose en échange. L'argent récolté avec ce livre va à 100 pour 100 à Calais Migrant Solidarity (calaismigrantsolidarity.wordpress.com) qui a un besoin urgent de donations. Car l'argent bien sûr manque là-bas, comme tant de choses.

Conte de Calais Migrant Solidarity en France:

Au delà des frontières "La Banque Postale centre financier de Lille
IBAN: FR 76 20041 01005 1342942P026 54 ,
BIC: PSSTFRPPLIL

Amy Non

Et puis encore une fois : pas de nom. Ce texte est anonyme. Sans visage. Ce n'est pas pour échapper aux critiques, non, mais, puisque les textes sont là pour être lus, peut importe qui les a écrits. Que ce soit moi ou quelqu'un-e d'autre, n'a aucune importance.

Je tiens à insister aussi sur le fait que toutes les notes prises, les réflexions, les expériences rapportées sont le fruit de *ma* perception des choses.

Le contenu de ce texte évoque mon expérience personnelle et n'a aucune prétention à l'exhaustivité. J'en suis responsable en tant qu'individu. J'ai voulu apporter ma contribution. Je pense que la seule appréhension possible de la vérité - si elle existe - est fragmentaire.

Mémorial

50 ans plus tard. Il pleut sur Calais. Les nuages sont bas, la ville est vieillotte, peu accueillante. Le vent souffle pourtant dans une autre direction sur le lieu le plus triste du monde.

Les petits-enfants de Natacha Bouchart et les autres fachos ont conservé bien vivantes leur folie et leur haine. Épaulé-e-s par les petits-enfants de ceux et celles qui ont à l'époque exécuté les lois : petits-enfants des employé-e-s de Frontex par exemple. À leur côté les petits-enfants de ceux et celles qui à l'époque haussaient les épaules en disant qu'ielles ne pouvaient rien faire, qu'il fallait respecter les lois. Présent-e-s aussi ceux et celles qui par arrogance n'ont pas voulu s'en préoccuper. La fête est fini.

Les voilà tou-te-s devant un gros pieu noir.

Un gros monstre affreux. Un monument. En souvenir. Loin d'être aussi gros que le petit doigt de pied de la honte.

Le monument est là et se souvient. Se souvient des crimes commis pendant des décennies dans le cadre de la dénommée stratégie d'appauvrissement.

Les petits-enfants de Natacha Bouchart ont changé de nom. La grenouille a cessé de clignoter.

Les voilà tou-te-s, honteux-ses, à se gratter la tête devant le port. Au pied de cet affreux et énorme pieu, étrangement harmonieux dans le décor de la ville, est inscrit le nombre des victimes aux frontières de l'Europe. Un nombre avec pas mal de zéro.

Tant que la situation reste ainsi aucune discussion n'est possible. Pas de dialogue possible entre ceux et celles qui décident et nous : ceux et celles sur qui l'on décide et qui ne veulent pas rester à contempler la situation. La résistance est devenue un devoir.

J'avais bien une idée de comment vivre ma vie. Une idée, bien au fond de moi. Supposais que le raisonnable en serait exclu. Et pourtant je buttais sur quelque chose. Une, deux, trois fois. Je buttais sur le mot *devoir*. Ça doit être, doit être, et c'est comme ça voilà et si tu ne le fais pas, ça le restera.

Retour à la citation : Dans un monde de fous. À un moment donné, après la cinquième, sixième, septième tentative, je commençais à remettre en question ce fait.

Est-ce que je ne vis pas dans un des lieux de cette planète qui a fait de la liberté une de ses valeurs ? Je suis née dans un lieu où l'on est libre de décider de sa vie; mais comment se fait-il, alors, qu'à chaque fois que je me demande ce que je vais en faire, le mot *devoir* me vienne à l'esprit ?

Elle est là face à moi. La folie collective. Qu'elle soit nommée société, système capitaliste ou d'une tout autre manière. Le résultat est le devoir, le travail, le devoir encore, peu d'espoir pour un peu de raison. L'abrutissement, la manipulation et la peur sont embarqués dans ce manège malsain. Si l'on a tout on peut aussi tout perdre, n'est-ce pas ?

Ça fonctionne. Encore et toujours.

Je ne désire plus rien, car je ne dois plus rien. Je ne veux pas posséder. L'idée qu'à une époque je voulais tant m'est insupportable. Je ne veux pas me reproduire et mettre au monde des complices ou des perdant-e-s, ne veux pas de biens et de petit empire privé qui me forcera à travailler pour un salaire. Ma réponse à la vie : Moi non. Je ne dois pas.

Info supplémentaires

ACTIVISME ET TRAUMATISME

Comment gérer vos réactions psychologiques aux circonstances émotionnelles lourdes et expériences traumatiques

Une chose très étonnante chez les activistes est que nous nous exposons délibérément à la violence lorsque nous pensons que c'est nécessaire. Ce qui est parfois tout aussi étonnant, c'est le peu que nous savons sur les effets psychologiques de cette violence.

Nous devons nous y préparer et apprendre à nous soutenir mutuellement dans les conséquences physiques et émotionnelles du traumatisme.

Trois réactions au traumatisme

Les réactions qui peuvent survenir après des expériences directes ou indirectes de brutalité sont appelées « Stress Post-Traumatique », ou PTS (en anglais).

Elles peuvent être de trois types:

1. Revivre l'événement traumatique cauchemars, flashbacks, souvenirs fréquents de l'événement, sentiment d'envahissement de la conscience...

2. Refoulement / évitement pertes de mémoire, auto-médication (alcool, drogues...), isolation, retrait sur soi-même, évitement de tout ce qui pourrait rappeler l'expérience traumatisante...

3. Excitation anormale

Insomnie, irritation, susceptibilité, accès de colère, explosion émotionnelle, attaque panique, peur, hypervigilance, difficultés de concentration et de réalisation de tâches normales...

Ces réactions sont typiques des expériences extrêmes. Nombreux sont ceux qui les ont vécues et surmontées. Les gens réagissent aux expériences traumatiques de différentes manières et avec différentes intensités. Ils ont également des besoins différents en termes de soutien. Vous pouvez être traumatisé(e) par votre propre expérience, en étant témoin, mais également en dehors de l'action, en connaissant la victime, ou simplement en entendant parler de l'expérience traumatisante.

Deux éléments essentielle à la guérison:

1. Restez quelques temps dans un endroit calme, dans lequel vous vous sentez en sécurité et avec des gens autour de vous en qui vous avez confiance et qui peuvent s'occuper de vous.

2. Travaillez sur votre expérience traumatique. Mettez des mots sur ce qui s'est passé. Donnez les détails à un(e) ami(e). Écrivez ce qui s'est passé. Exprimez-vous de la manière qui vous convient.

Pour environ 70% des gens, ces symptômes disparaissent progressivement en quatre à six semaines. Mais s'ils perdurent, on parle de « syndrome de stress post-traumatique », ou PTSD.

Si vos réactions ne se calment pas après cette période, recherchez une aide

professionnelle (qui peut de toute façon être utile si la réaction dans les premières semaines est forte).

Il se peut que le « PTSD » survienne seulement plusieurs mois, voire plusieurs années après l'expérience. Sur le principe, il s'agit d'un dysfonctionnement du traitement (notre système ne traite pas l'expérience traumatisante). L'expérience est bloquée, elle continue donc à blesser. Il y a différents types de thérapies et traitements. Le but est d'intégrer l'expérience traumatisante dans votre vie. Elle ne disparaîtra pas, mais la douleur diminuera.

À propos des traumatismes

Les réactions post-traumatiques sont les tentatives du cerveau pour reprendre le contrôle sur nos vies.

Nos vies dépendent de notre sentiment d'avoir une certaine influence sur ce qui nous arrive. Si ce pouvoir nous est subtilisé, nous nous sentons sans force, à la merci de la brutalité, et ceci produit le stress. Après coup, notre cerveau et notre corps tentent de reprendre le contrôle et de tirer un enseignement de l'expérience, afin d'éviter qu'elle ne se reproduise. Le cerveau rejoue donc la scène devant notre œil intérieur et essaie de l'appréhender, alors que nous essayons en même temps d'éviter tout ce qui peut être connecté à cette expérience. Nous devenons perturbés émotionnellement, car nous ne nous sentons plus en sécurité, nous nous sentons mal par rapport à ce qui est arrivé.

Même l'auto-accusation est basée sur ce concept, car si c'est de notre faute, nous agissons différemment la prochaine fois, n'est-ce pas? Nous n'avons certes pas le contrôle absolu sur nos vies, mais nos actions et pensées sont néanmoins basées sur un certain sens de puissance et d'efficacité personnelle. Prévention Effectuez des actions fondées. Des liens forts avec votre groupe et une confiance mutuelle vous rendront plus forts. Effectuez un tour de table des sentiments des membres du groupe, afin que vous soyez conscients des besoins et des forces de chacun(e).

Dans nos mouvements politiques

Il est vital pour nous d'être conscients de la manière dont la brutalité et l'oppression affectent nos émotions. La répression est dans d'autres mains, mais nous avons la capacité de gérer ses effets sur nous. La répression sera moins efficace si notre soutien mutuel est fort.

Beaucoup trop souvent, le stress post-traumatique est encore vu comme une faiblesse personnelle.

Souvent, le soutien est insuffisant. Il est primordial que notre culture change complètement d'attitude par rapport à ce problème.

Ce que nous pouvons faire dans nos groupes, c'est créer les fondations d'une culture dans laquelle parler de la peur et des conséquences émotionnelles de la répression et des autres traumatismes ne soit plus ni tabou, ni vu comme faible, ou encore «pas cool».

Réactions possibles après une expérience traumatique

- Images et souvenirs qui reviennent en mémoire
- Flashbacks (l'impression de revivre la situation), cauchemars
- Dépression, impossibilité de profiter de la vie, sentiment d'être seul(e) et abandonné(e)
- Sentiment d'être engourdi(e), ailleurs
- Retrait, évitement des interactions sociales, autoisolement
- Changements dans les habitudes alimentaires, de sommeil ou sexuelles
- Douleurs d'estomac, nausées, tension musculaire, fatigue
- Peur, anxiété, hyper vigilance, attaques paniques, phobies
- Impression de ne jamais trouver de repos Culpabilité, honte, auto-accusation, regrets
- Incapacité à poursuivre sa vie comme d'habitude, à faire des plans ou prendre des décisions
- Irritabilité, rage, explosions émotionnelles, pleurs incontrôlés, douleur intérieure
- Pensées suicidaires, sentiment que la vie n'a pas d'intérêt
- Doutes concernant l'activisme politique et les relations avec les amis
- Revivre d'autres expériences traumatiques passées
- Plus d'espoir en l'avenir, impression que cette phase ne finira jamais

Ce que vous pouvez faire pour vous-même

- Rappelez-vous toujours : vos réactions sont normales et vous pouvez obtenir de l'aide ; c'est une phase pénible mais vous irez mieux.
- Immédiatement après l'expérience, trouvez un lieu dans lequel vous vous sentez en sécurité, et prenez soin de vous. Ceci peut aussi signifier autoriser d'autres personnes à prendre soin de vous.
- Ne vous isolez pas. Tournez-vous vers vos amis et dites-leur ce dont vous avez besoin.
- Tournez-vous vers un professionnel si vous en ressentez le besoin.
- Éliminez l'adrénaline encore présente dans votre corps : faites une petite balade, en marchant, en vélo ou en footing, faites des exercices.
- Prenez votre temps pour guérir, soyez patient(e) avec vous-même et ne vous condamnez pas pour vos sentiments et vos réactions. Les plaies intérieures demandent du temps et de la patience pour guérir, comme les plaies physiques.
- Vous pourrez vous sentir mal à l'aise si vous pensez que les autres gèrent une expérience traumatisante mieux que vous. Mais rappelez-vous que les gens sont différents et réagissent différemment. Il n'y a pas de « bonne » manière de réagir. (Si vous avez vécu d'autres expériences traumatisantes, y compris des abus durant l'enfance, vous pourrez subir des réactions plus fortes.) Les personnes plus sensibles auront souvent des réactions plus fortes. Ce n'est pas un signe de faiblesse que de ressentir de la douleur lorsque l'on a été agressé(e).
- Vous pourrez vous sentir coupable de ce qui est arrivé et vous accuser vous-même. Rappelez-vous: ce n'était pas votre faute ! Les agresseurs sont les coupables !
- Souvent, la famille et les amis ne savent pas comment vous aider. Dites-leur ce dont vous avez besoin et ce dont vous n'avez pas besoin.

- Si vous pensez : « Je n'ai pas le droit de me sentir mal - ce qui m'est arrivé n'est rien comparé à X », rappelez-vous que vous avez vécu quelque chose de grave et que vous avez le droit de vous sentir ainsi. Si vous vous sentez mal, c'est parce que l'expérience a été mauvaise pour vous. On ne peut pas comparer les brutalités. Si vous acceptez votre condition, vous irez mieux plus vite.
- L'évitement et le refoulement ont des effets dommageables à long terme et vous gêneront dans votre vie.
- L'auto-médication avec l'alcool et les drogues pourra vous sembler efficace sur le moment, mais elle a des effets négatifs à long terme.
- Les élixirs floraux du Docteur Bach et l'acupuncture peuvent vous aider à gérer vos émotions.
- La valériane est efficace contre l'insomnie. Les massages et les bains chauds sont toujours une bonne idée.
- Alcool et drogues ont plutôt un effet négatif.
- Renseignez-vous sur le stress post-traumatique. Plus vous en savez, plus il vous sera facile de considérer vos réactions comme des réactions normales à des événements « anormaux ».

Comment aider votre ami / amie

- N'attendez pas qu'il / elle demande de l'aide. Soyez là pour lui / elle.
- Raconter l'histoire dans l'ordre chronologique, tel qu'elle est arrivée, aide le cerveau à traiter l'expérience. Encouragez avec précaution votre ami(e) à parler de ce qui est arrivé, ce qu'il (elle) a vu, entendu, senti et pensé. Mais ne le (la) forcez pas s'il ou elle ne veut pas.
- Le manque de soutien peut aggraver la réaction. Ceci s'appelle le « traumatisme secondaire » et il faut le prendre très au sérieux. Les agresseurs sont connus pour être brutaux. Mais si vous avez l'impression que vos amis ne vous soutiennent pas par la suite, c'est votre monde qui s'écroule.
- Les jours qui suivent l'expérience sont cruciaux.
- Toutes les émotions sont encore facilement accessibles. C'est le moment idéal pour parler. Plus tard, les gens se referment souvent.
- Souvent, les personnes traumatisées se retirent des activités sociales et s'isolent. Vous ne verrez peut-être plus votre ami(e) dans les parages. Allez le(la) chercher et trouvez-le (la).
- Parfois, vous aurez l'impression de vous trouver devant un mur, voire rejeté(e). Voyez-le comme un symptôme, ne le prenez pas personnellement et restez présent(e).
- Vous ne saurez peut-être pas comment aider. Renseignez-vous sur le stress post-traumatique, afin de mieux le comprendre. Demandez à la personne de dont elle a besoin, n'imposez pas vos solutions.
- Comportez-vous normalement. Montrer de la pitié ou se faire trop pressant(e) n'aide pas. Le plus important est que votre ami(e) se sente en sécurité et au chaud en votre présence.
- Ayez en tête que de nombreuses personnes ont l'air tout à fait normales après une expérience traumatique, et que les réactions peuvent survenir plus tard.
- Écoutez. Évitez de parler trop tôt, trop longtemps et trop. Nous avons souvent tendance à donner des conseils plutôt que d'écouter attentivement. Mettez-vous à sa place. Essayez de comprendre comment

- la personne se sent, et pas comment vous vous seriez senti(e).
- Les personnes traumatisées ont souvent du mal à demander de l'aide. Prenez les devants mais ne soyez pas pressant(e).
 - Les personnes traumatisées luttent souvent pour les tâches les plus simples. Faire la cuisine, le ménage ou les courses pour elles peut être d'une aide très précieuse, tant que vous ne virez pas au paternalisme et que vous n'empiétez pas sur leur indépendance.
 - L'irritabilité, l'ingratitude et la distance sont des réactions communes. Ne les prenez pas personnellement, continuez votre soutien.
 - Dire « Tu devrais commencer à t'en sortir maintenant, prends- toi un peu en main » est complètement inutile. Le seul résultat probable est que votre ami(e) se sente incompris(e) et prenne ses distances.
 - Important : apporter de l'aide et de l'attention peut être extrêmement difficile, pour vous aussi. Prenez soin de vous, faites des choses qui vous rendent joyeux (joyeuse). Parlez avec quelqu'un d'autre de comment VOUS allez. Obtenir du soutien pour vous-même vous aidera à soutenir les autres.
 - Les bons thérapeutes peuvent vous venir en aide. Aidez la personne à en trouver un(e). Le ou la thérapeute doit avoir une certaine expérience du travail avec les traumatismes, sinon son action risque d'être inutile voire contre-productive. Il est bienvenu que les thérapeutes soient également politiquement proches, ou du moins neutres. Ce que vous pouvez faire en tant que groupe
 - Si vous avez tous été impliqués dans une expérience traumatisante, prenez le temps d'en parler ensemble. Vous pouvez vous mettre en rond et parler tout à tour, afin de laisser de la place à chacun pour qu'il ou elle parle de ce qui est arrivé, où ils étaient, ce qu'ils ont vu et entendu, ce qu'ils ont ressenti et pensé, s'ils le souhaitent. La participation est volontaire et elle est plus utile si les gens ont le même degré de traumatisme ; si ce n'est pas le cas, certains participants risquent eux-mêmes d'être encore plus traumatisés.
 - Vous pouvez également travailler en groupe avec un(e) thérapeute.
 - Souvenez-vous : un soutien a aussi besoin de soutien. Soutenir un soutien est essentiel. Groupes de soutien en France Si vous voulez demander l'asile, si vous êtes mineur et voulez rester en France, ou de l'aide administrative.

Groupes de soutien en France

Si vous voulez demander l'asile, si vous êtes mineur et voulez rester en France, ou de l'aide administrative. Ces organisations ont des groupes un peu partout en France. Regardez sur leur site internet l'adresse du groupe local le plus proche de l'endroit où vous êtes:

Nationale

Cimade

64 rue Clisson
75013 Paris
Tel 0033 (0)1 44 18 60 50
<http://www.cimade.org/>
Groupes locaux: <http://www.cimade.org/regions>

France Terre D'Asile

4 rue Doudeaucille 75018 Paris
0033 (0)1 53 26 23 80
<http://www.france-terre-asile.org/>
Groupes locaux: <http://www.france-terre-asile.org/que-faisons-nous/ftda-en-france>

Lyon:

Forum réfugiés

Maison du réfugié
326 rue Garibaldi
69007 Lyon
Tél. 0033 (0)4 72776802

Paris:

Cimade Paris et Ile-de-France

46 Boulevard des Batignolles
75017 PARIS (métro Rome ligne 2)
Tel 0033 (0)1 40 08 05 34
Fax 0033 (0)1 40 08 05 27

Collectif de soutien des exilés du 10ème

c/o MRAP 43 bd Magenta 75010 Paris
0033 (0)1 53 38 99 99
exiles10(at)rezo.net
<http://www.exiles10.org/>
GISTI3 villa marcès 75011 Paris
<http://www.gisti.org/>
gisti(at)gisti.org

Calais:

Secours catholique
1691 route de Saint-Omer
62100 Calais
Tél. 0033(0)3 21198656

France Terre d'Asile,
5 rue de Vic
62100 Calais
Tél. 0033(0) 321196609